This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07578328 6

ENOX LIBRARY

AUCTOR PRETIOSA FACIT

Astor Collection.
Presented in 1884.

NKK

Barbier

Barbier

NKK

CHANTS

CIVILS ET RELIGIEUX

ASTOIN

Imprimerie de H. Fournier et Cᵉ
RUE SAINT-BENOIT, 7

CHANTS

CIVILS ET RELIGIEUX

PAR

Henri
AUGUSTE BARBIER

Nouvelle Édition revue et augmentée

PARIS

PAUL MASGANA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
12 GALERIE DE L'ODÉON

1843

LENOX LIBRARY
NEW YORK

Ab Jove principium, Musæ : Jovis omnia plena.

VIRGILE.

Ce qu'il y a eu d'admirable dans la poésie antique, c'est qu'elle a presque toujours eu un but général et religieux, en même temps qu'elle songeait à plaire par la belle simplicité des formes. Homère et Hésiode, Eschyle et Sophocle, Aristophane et Ménandre, et les lyriques, comme Pindare et Alcée, tous ont appliqué leur génie soit au développement moral de l'homme, soit à l'exaltation des gloires de l'Olympe et des grandeurs de la cité. Les Romains, en ce sens, ont suivi l'exemple des Grecs. Virgile, Horace, Lucrèce, Lucain, Juvénal, les princes de la littérature, ont chanté l'agriculture, les héros de la patrie, les mystères de la nature des choses, ou stigmatisé les ridicules et les vices de leurs concitoyens. Rarement ils ont tourné leurs regards sur eux-mêmes et se sont pris pour sujets de leurs chants; et encore les élégiaques, comme Tibulle, ont-ils mêlé souvent à leurs soupirs d'amour Rome et les dieux.

Chez les modernes, la poésie semble s'être concentrée davantage dans le cercle des émotions individuelles.

La personnalité du poëte est le pivot sur lequel roulent les trois grands actes de l'épopée du Dante. Cela vient certainement du jeu plus important de la conscience, de la réflexion profonde et de l'examen de soi-même, inspirés aux hommes par le christianisme. L'analyse est devenue le vif besoin de l'intelligence ; et, en même temps qu'elle s'étendait avec la science aux choses extérieures, elle s'est naturellement appliquée aux sentiments de l'âme. De là est née la rêverie, production toute chrétienne et inconnue aux anciens ; de là sont sortis saint Augustin et Pétrarque, les deux grands maîtres de l'analyse intérieure.

De notre temps, la place du *moi*, si bien faite dans l'art par ces hommes illustres, est devenue plus large encore, trop peut-être ; elle s'est accrue, ce me semble, par le manque de foi non-seulement aux choses religieuses, mais aux choses politiques. La philosophie du dernier siècle ayant ébranlé les croyances catholiques, et l'expérience fatale des révolutions ayant attiédi le cœur du citoyen, il en est résulté que l'individu n'a plus cru qu'à lui-même, à ses propres sensations, et qu'en se plaçant sur l'autel, il s'est encensé, divinité bonne ou mauvaise. Renouvelée de cette manière, la poésie de notre âge a poussé une gerbe de fleurs sublimes, mais quelquefois aussi d'une odeur énervante et délétère.

Loin de moi cependant la pensée de proscrire toute poésie ayant pour base la personnalité. Je sais quels

services elle a rendus à la psychologie ; combien elle a augmenté ses richesses, et ouvert des jours nouveaux et profonds dans son obscur domaine. Tout ce qui tend à compléter le tableau de l'homme n'est pas inutile : en fait d'art et de sentiment, il faut bien se garder d'être exclusif ; seulement, ce qui est important peut-être aujourd'hui, c'est de lutter contre la confusion des idées et le scepticisme des temps, en essayant de retrouver le sentiment général et religieux des anciens dans la poésie moderne, et en tournant au profit de la patrie et de l'humanité les beaux talents qui pourraient s'user dans la contemplation orgueilleuse du moi.

Déjà les grands poëtes du siècle de Louis XIV nous ont indiqué la voie. Attirés par le goût et l'amour du beau, sur les traces des anciens, ils ont exercé leur génie en dehors du moi et employé tout ce que le ciel leur a départi de brillantes facultés à la moralisation de l'homme et à la glorification de l'état au point de vue monarchique. Cette tradition n'est pas à dédaigner ; et, le point de vue changé, l'horizon plus vaste, la liberté admise, il est bon de continuer l'œuvre du dix-septième siècle, en l'agrandissant, s'il est possible ; et puis ce mouvement s'opère progressivement autour de nous dans la poésie européenne. Uhland, par ses chants populaires ; Miskiewicz, par ses poëmes ; Manzoni, par ses hymnes et son roman des *Fiancés ;* Mamiani, par ses légendes nationales ; le poëte des chartistes, Ebenezzer Elliot et le tory Milnes, par leurs vers pour le peuple, tous débutants ou maîtres achevés, chacun suivant sa

croyance et son originalité, manifestent assez hautement cette tendance nouvelle. Enfin, même parmi nous, la majeure partie de nos poëtes éminents essaie cette transformation, et plus d'un s'est avancé, d'un pied ferme et glorieux, sur le terrain de la poésie générale et religieuse.

Ainsi, donc l'exemple et les traditions ne manquent ni dans le passé ni dans le présent, et il semble que ce point de vue devienne plus clair de jour en jour. Il ne s'agit plus seulement de rattacher au ciel l'individu, mais encore l'ensemble des êtres. Relier la cité, la nation, l'humanité au Dieu unique, comme les anciens le faisaient aux dieux nombreux du paganisme, tel est le but, ce me semble, vers lequel convergent les efforts de l'art moderne. Montrer la divinité dans le spectacle de la nature et dans le jeu des institutions civiles, faire partout sentir, avec les formes du beau, sa présence sur terre, telle est la tâche à laquelle il paraît utile aujourd'hui de s'appliquer; car peut-être est-ce un moyen d'amener les masses aux sentiments élevés et de diminuer le nombre des passions égoïstes et brutales. C'est donc dans ce dessein que, quittant les sentiers de la satire et les réalités fangeuses de la rue, j'ai suivi d'illustres modèles dans des routes inconnues à mes pas, et j'ai appelé les vers que je livre au public: *Chants civils et religieux*.

Le 4 Avril 1841.

A LA MÉMOIRE

DE MA MÈRE.

INVOCATION.

Il ne faut pas s'emplir la bouche et la poitrine
Uniquement d'air pur,
Mais il faut aspirer aussi l'âme divine
Qui régit tous les corps parsemés dans l'azur.

C'est par un nœud divin que se tiennent les choses,
C'est par un joint sacré que les effets aux causes

Se rattachent dans l'univers,
Et forment un grand tout des éléments divers.

Le monde est contenu dans le sein d'un seul être
Qui de tous les côtés l'anime et le pénètre :
Dans la nature et dans l'humanité,
A travers l'infini des soleils et des ombres,
Dieu filtre et se déroule, ainsi que l'unité
Se développe dans les nombres.

Ah ! qu'il respire dans mes chants
Comme il respire au sein de l'aveugle matière ;
Que son souffle immortel anime mes accents
Comme il échauffe aux cieux les globes de lumière !

Qu'il donne à mes élans pieux
La beauté qui réside en son plus mince ouvrage ;
Et que son nom sacré, traversant chaque page,
Porte dans tous les cœurs l'émoi religieux !

HYMNE A LA TERRE.

I.

HYMNE A LA TERRE.

Lorsque l'homme animé d'une haleine immortelle
S'élança tout vivant du vaste sein de Dieu,
L'objet qui le premier frappa son œil en feu
Fut le corps ravissant de la jeune Cybèle.
Le soleil sur son front aimait à resplendir,
Les vents harmonieux baisaient sa chevelure,
Et sa gorge embaumée était si blanche et pure,
Que sentant naître en soi l'amoureuse nature,

L'homme ouvrit les deux bras et voulut la saisir.

Mais elle recula devant l'étreinte avide,
Et, comme en un désert, à l'aspect du chasseur,
L'antilope à l'œil bleu s'enfuit d'un pied rapide,
Elle perça des airs l'humide profondeur.
Et la voilà courant, bondissant dans l'espace,
Laissant ses longs cheveux pendre au souffle du vent,
Présentant au soleil ses deux seins pleins de grâce,
Et découvrant à l'homme emporté sur sa trace
De sublimes beautés à chaque mouvement.

« Arrête, arrête-toi, divine créature!
Et tourne sur mes yeux tes yeux calmes et doux;

Comme toi, je suis fils de la sainte nature,
Je porte le nom d'homme et je suis ton époux.
Dieu nous fit l'un pour l'autre, ô Vierge vagabonde!
L'un par l'autre il voulut que nous fussions heureux;
Livre-moi donc sans peur ta poitrine féconde,
Nous n'aurons pour témoins de notre amour, au monde,
Que la voûte du ciel et les astres nombreux. »

Elle n'écoutait rien, et la parole humaine
Tombait dans l'univers comme un bruit sans échos,
Et bondissant toujours et sans reprendre haleine,
Elle frappait les airs de ses pieds inégaux.
Cependant l'homme ardent, toujours à sa poursuite,
Redoublait ses efforts comme un coursier sans frein :
Déjà sur son épaule il étendait la main,

Quand, toute haletante et lasse de sa fuite,
Elle se transforma d'un mouvement soudain.

L'homme alors à ses pieds vit s'ouvrir et s'étendre
Les cercles ténébreux d'un abîme sans fond,
Un gouffre tout chargé de fumée et de cendre
Au sein duquel roulait un bruit sourd et profond :
Là, l'éclair entr'ouvrit son aile flamboyante,
Le tonnerre gonfla sa voix rauque et bruyante,
Et des blocs de granit montèrent dans les airs;
Le soleil s'éteignit : les cieux furent couverts
Des ruisseaux empourprés d'une lave bouillante.

A ce grand changement l'intrépide coureur

Se sentit pénétré d'une sainte terreur.

Une sueur glacée inonda son visage,

Il frémit, et de l'air le précieux passage

Dans sa gorge un moment par l'effroi fut coupé.

Trois fois il s'approcha du volcan escarpé,

Trois fois il recula ; puis reprenant courage,

Il s'élança d'un bond au travers de l'orage,

Pour ressaisir encor le fantôme échappé.

Vain effort! le volcan n'était plus; à sa place,

Les flots impétueux d'un océan sans fin

Lançaient leur blonde écume au firmament divin,

Et reflétaient les cieux dans leur claire surface.

Les vents s'y promenaient en troupeaux mugissants;

Et leurs pieds vagabonds creusant mainte crevasse,

Laissaient voir au soleil, difformes et changeants,
Sous les plis onduleux de la liquide masse,
Les grands corps écaillés de cent monstres nageants.

« O trompeuse déesse ! ô femme, tu m'abuses !
Cria-t-il à l'aspect du nouvel élément ;
Mais malgré tes détours et tes nombreuses ruses,
Tu ne peux échapper à ton mortel amant.
Tu te caches en vain sous une mer profonde :
Ah ! sous le voile épais de ton vêtement bleu,
Je suivrai jusqu'au bout les volontés de Dieu ;
Et pour te posséder, je traverserai l'onde
Comme j'ai traversé les abîmes du feu. »

Il dit, et par les airs laissant rouler sa plainte,
Dans la mer mugissante il se plonge sans crainte,
Et bat de ses deux mains les flots tumultueux;
Mais sous ses membres nus les vagues se durcissent,
Leurs sommets blanchissants en longs poils se hérissent,
L'océan prend un corps, un corps fauve et hideux :
Ce n'est plus une mer qui fume et qui bouillonne,
C'est un fier animal, une ardente lionne
Qui, le poitrail au vent, pousse des cris affreux.

O merveilleux effet de la force divine
Que l'homme, enfant du ciel, portait en sa poitrine !
O sentiment du droit, ô pouvoir du cerveau !
L'homme semblait une ombre, une vaine apparence,
Le monstre était énorme, et sous sa large peau

Hurlait et bondissait en signe de défense ;
Et malgré son néant, l'homme ne craignit pas
D'affronter l'animal et, sublime imprudence,
De le combattre, seul, armé de ses deux bras.

La lutte fut terrible et de longue durée ;
Chacun y déploya la vigueur de son corps,
Tout ce qu'en le formant la puissance sacrée
Mit dans ses reins charnus d'élastiques ressorts.
Mais, hélas! dans les nœuds de l'étreinte serrée,
L'homme plus d'une fois sentit l'ongle pesant
Labourer le tissu de sa chair déchirée ;
Plus d'une fois, hélas! les gouttes de son sang
En longs et noirs sillons tachèrent l'empyrée.

Enfin le monstre cède : et combattant heureux,
L'homme nouant sur lui ses bras comme une chaîne,
Lui fait, gueule béante et poumon sans haleine,
Étendre comme un mort ses membres vigoureux.
Alors, près d'exhaler son âme redoutable,
L'animal frappe l'air d'un soupir lamentable,
Et tellement plaintif, que le victorieux
Entr'ouvre ses deux bras ; et Cybèle expirante
Se déroule à ses pieds vaincue et palpitante.

O Terre aux larges flancs ! ô Terre au vaste sein !
D'où le ciel étoilé voit d'un regard serein,
Ainsi que le lait pur d'une mamelle immense,
Couler en mille jets le flot de l'existence !
O Terre magnifique ! ô Terre au vaste sein !

L'homme a fait ta conquête, il est ton souverain,
Ton légitime époux, ton vainqueur et ton maître!
Et tout ce que de beau peut renfermer ton être,
Tout ce que ton grand corps, dans ses flancs spacieux,
Enserre obscurément de muscles radieux,
De longues fibres d'or, de veines de porphyre;
Et tout ce que ta face, en son charmant sourire
Épanouit au ciel de grâce et de fraîcheurs,
Tes légers animaux, tes ondes et tes fleurs,
Tout appartient à l'homme et forme son empire.
Il est vrai que celui par lequel tout respire,
Et qui dans chaque chose infusa la douleur,
Voulut que l'amoureux de ta jeune splendeur,
L'homme attendît longtemps le jour de la défaite,
Et payât chèrement sa première conquête.
Hélas! ce n'est qu'au prix de son sang répandu,

Au prix de sa sueur et d'un travail ardu,
D'un pénible combat, d'une lutte infernale,
Qu'il a vu s'incliner ta fierté virginale;
Mais, amante superbe, il te possède enfin :
Ses bras en te domptant touchent au but divin.
O Terre ! maintenant ne sois pas inhumaine;
Pour faire à ton vainqueur oublier toute peine,
De germes plus féconds emplis tes larges flancs,
Et donne-lui sans peur d'innombrables enfants.
Que ton corps de granit, dans toute sa courbure,
Se couvre d'un manteau d'éternelle verdure;
Que les vents printaniers, les humides zéphirs,
Aiguillonnent en lui les amoureux désirs;
Et que le prince ardent des voûtes éthérées,
Pénétrant de ses feux tes entrailles sacrées,
Nourrisse abondamment en ton sein producteur

Les germes déposés par cet heureux vainqueur.
O Cybèle féconde, enfante sans relâche,
Et, joyeuse, toujours recommence ta tâche.
Pour ton royal époux ne te repose pas ;
Sous tous les points du ciel, et dans tous les climats,
Comble-le des trésors de ta riche nature :
Puisse-t-il à son tour ne point te faire injure,
Et comme un cœur lassé des plus nobles attraits,
Puisse-t-il ne jamais payer tant de bienfaits
Par l'orgueilleux dédain de tes grâces sublimes,
Par le lâche abandon de tes flancs magnanimes,
Et surtout par l'oubli du monarque puissant
Qui vous tira tous deux des ombres du néant.

HYMNE AU SOLEIL.

II.

HYMNE AU SOLEIL.

Salut, trois fois salut, puissant globe de feu
Qui donnes aux mortels la lumière et la vie;
Image la plus belle et la plus infinie
De la gloire de Dieu,

Brillant soleil, salut! Nulle fête pompeuse
Ne peut se comparer au spectacle divin

Que, sans jamais vieillir, ta face radieuse
Nous déroule chaque matin.

Aussitôt que l'aube vermeille
Du souverain des airs annonce le retour,
Par les bois, et les monts, et les mers, tout s'éveille :
Et la terre frissonne aux approches du jour.

Et le prince apparaît : d'abord son diadème
Et ses rayons empreints d'une molle pâleur,
Puis le sommet du front et la face elle-même
Dans toute sa splendeur.

Et le voilà qui monte et qui toujours s'avance,
Plus rouge qu'une meule au sortir du brasier,
Semant l'âme et la vie avec magnificence
Aux moindres éléments de l'univers entier.

Le voilà, du plus haut de la voûte profonde,
Comme un jeune chasseur qui prend son large essor,
Perçant l'air et les bois, les montagnes et l'onde
De mille flèches d'or.

Et voilà qu'à l'instant mille bruits retentissent
Au sein des airs, des plaines et des bois;
Tous les êtres vivants dans un concert unissent
Leurs sifflements, leurs cris, leurs plaintes et leurs voix.

Et des seins haletants, des humides poitrines,
S'épanche à flots dorés une ardente clameur,
Un torrent de soupirs et de notes divines
Qui rejaillit au ciel en hymne de bonheur;

Et le ciel est un temple à la voûte sonore,
Où, devant le soleil comme un autel en feu,
La terre palpitante au souffle de l'aurore
Bénit les bienfaits de son Dieu.

O spectacle sublime! ô scène magnifique
Inconnue aux enfants de la triste cité,
Et que l'herbe des monts et le chaume rustique
Contemplent tous les jours dans leur humilité!

O concert merveilleux ! ô vaste symphonie,
Où le moindre habitant de la terre et du ciel,
La mouche ou le ciron, a sa part d'harmonie
Et son rôle pieux dans l'hymne universel !

Heureux l'homme qui peut aussi bien que la plante,
Que la vague des mers et l'oiseau des vallons,
Saluer le retour de l'aube rougissante,
Et chanter le soleil et ses premiers rayons !

Heureux l'homme qui peut à cette source immense
Retremper son courage et puiser de l'espoir,
Pour porter plus gaîment le faix de l'existence,
Et marcher sans fléchir jusqu'au tomber du soir !

Heureux surtout celui que nul remords n'altère,

Et qui peut s'écrier dans un pieux émoi :

O globe éblouissant, ô soleil de la terre,

Mon cœur est aussi pur que toi !

HYMNE A LA NUIT.

III.

HYMNE A LA NUIT.

O Nuit! que de choses sublimes
Éclatent sur ton large sein,
Et comme Dieu pare tes cimes
Dans un admirable dessein!
Souvent le jour, l'orbe solaire
De clartés remplit trop nos yeux :
Il nous fait trop briller la terre,
Toi, tu ne montres que les cieux.

La nuit, l'infinité des mondes
Dévoile toutes ses splendeurs;
La nuit, les étoiles profondes
Germent aux cieux comme des fleurs;
La nuit, le ciel est un parterre
Où mille lys éblouissants
Au souffle des vents caressants
Meuvent leurs tiges de lumière.
Là, dans un calme tout divin,
Tandis que, comme des abeilles,
On voit maintes lueurs vermeilles
Errer au céleste jardin,
Au travers de la sombre plaine,
D'autres lueurs au doux reflet
Épanchent leur onde sereine
Comme un brillant fleuve de lait.

Mais bientôt l'horizon immense
Laisse poindre une autre clarté :
Voici la lune qui s'avance,
La lune au beau front argenté.
D'abord, elle rase la terre,
Elle flotte au sein des vapeurs,
Puis, tournant son vol solitaire
Vers les scintillantes hauteurs,
Ainsi qu'une vierge rêveuse
Qui cherche de paisibles lieux,
Elle monte au plus haut des cieux
Fouler l'arène lumineuse.
Devant ses divines beautés
Fuyez, fuyez chastes étoiles ;
Au fond du ciel, sous d'épais voiles,
Cachez vos modestes clartés !

Qui pourrait disputer l'empire
A cette reine de l'azur?
Quel diamant est assez pur
Pour oser près d'elle reluire?
Un jour tendre et mystérieux,
Qui n'est ni trop vif ni trop pâle,
De son front plus blanc que l'opale
Tombe et remplit les vastes cieux;
Et la terre au loin sommeillante
Sous son regard limpide et blanc,
Repose en paix comme un enfant
Sous les yeux d'une sœur aimante.
Quel doux éclat, quel feu charmant!
Bien que l'âme de notre monde,
Le soleil à la tête blonde,
Ait déserté le firmament;

Que loin de lui la terre nage
Dans les flots de l'obscurité,
La douce lune au blanc visage
Nous rappelle encor sa beauté.
Oui, son beau disque nous retrace
Les lueurs de l'astre enflammé,
Comme une amoureuse avec grâce
Porte en son cœur l'objet aimé.
Et moi, dont le regard contemple
La sublime et sainte pâleur,
Moi, qui voudrais à son exemple
Tenir un peu du grand moteur,
Je dis : Mon âme, fais comme elle,
Sois le reflet harmonieux
De cette splendeur éternelle
Qui reluit par-delà les cieux.

HYMNE A LA MER.

IV.

HYMNE A LA MER.

Chantons les vastes flots ! tous les bardes du monde
Ont chanté les flots gracieux ;
Car c'est du sein brillant de la vague profonde
Que sort chaque matin leur prince radieux,
Lorsque, jetant aux vents sa chevelure blonde,
Ses coursiers aux pieds d'or l'emportent dans les cieux.

Chantons les vastes flots! leur cristal magnifique,
Leur cristal pur est le miroir
Où, depuis le repos de la nature antique,
Le sublime Uranus aime le mieux se voir,
Et dans lequel le Dieu terrible ou pacifique
Peint son calme d'azur ou son grand courroux noir.

Chantons les vastes flots! c'est l'éternelle image
De la céleste liberté.
Ils viennent d'aussi loin que l'aigle ou le nuage,
Ils s'en vont aussi loin que le vent indompté;
Et rien ne les enchaîne en leur course sauvage,
Sur le vert océan, immense, illimité.

Chantons les vastes flots! au lieu d'amollir l'âme,
Ils la retrempent dans leur sel.
Le cœur lavé par eux ne garde rien d'infâme;
Il a la pureté du cristal immortel;
Le danger met dans l'homme une divine flamme,
Le rend brave et meilleur, et le ramène au ciel.

Chantons les vastes flots! leur abîme sonore
Retient captifs tous ses échos.
Nul secret de leur sein jamais ne s'évapore;
On peut leur confier ses chagrins et ses maux,
Dire le nom qu'on hait et celui qu'on adore,
Sans que nul vous trahisse : — aimons, chantons les flots.

Oui, tous, chantons les flots! des plaines ondoyantes

L'amour est sorti glorieux.

L'Éternel, en créant les vagues verdoyantes,

En fit une ceinture au globe montueux,

Non point pour séparer les nations distantes,

Mais pour unir la terre et les hommes entr'eux.

HYMNE AUX MONTAGNES.

V.

HYMNE AUX MONTAGNES.

Le ciel a ses splendeurs et ses gloires sans nombre,
Son jour éblouissant et sa grande nuit sombre ;
L'océan son écume et ses fortes rumeurs,
Et la terre, ses monts aux sublimes fraîcheurs.
Les monts, les nobles monts ! ah ! ces masses tranquilles
Valent bien que parfois l'homme sorte des villes,
Pour reposer son œil sur leurs flancs spacieux,
Et pour qu'en les voyant escalader les cieux,

D'un semblable désir il se prenne et s'enflamme,
Et son corps s'élevant, s'élève aussi son âme.

C'est au faîte des monts que les rois des forêts,
Les sapins ténébreux et les cèdres épais,
Comme font les vautours avec leur grande serre,
Enfoncent bien avant leurs racines en terre;
Tandis que leurs fronts noirs, d'un élan mutuel
S'élancent hardiment à la voûte du ciel,
Sans crainte que la serpe ou que la hache humaine
Osent déshonorer leur parure hautaine.
C'est au faîte des monts que les enfants de l'air,
Les nuages semés dans les champs de l'éther
Viennent mettre au repos leurs légions flottantes;
C'est là que renversant leurs urnes bouillonnantes,
Au bruit tumultueux de la foudre et des vents,

A travers les rochers et les sapins mouvants,
En torrents écumeux ils font pleuvoir les ondes,
Et forment les grands lits des rivières profondes
Qui vont d'un cours paisible et d'un flot argenté,
Porter aux champs la vie et la fécondité.
C'est au faîte des monts que l'aigle est à son aise,
Et que, sans peur qu'un trait sur ses plumes ne pèse,
Dans l'azur infini nageant de tout côté,
Il élève son vol en pleine liberté.
Là, dans le cercle ardent d'un horizon immense,
La fraîche solitude et le morne silence
Lui donnent des transports aux humains inconnus;
Les appétits grossiers ne le tourmentent plus :
Il est calme, et son œil planant sur toutes choses,
Semble aller radieux jusqu'à l'auteur des causes.
Enfin c'est sur les monts que l'on reconnaît Dieu,

C'est là qu'on trouve encor sa trace en traits de feu,
Et que, remontant vite aux premiers jours du monde,
L'esprit voit reflamber la terre vagabonde.
Quel spectacle imposant, quel aspect merveilleux,
Que tout ce vaste amas de sommets sourcilleux,
De dômes caverneux et d'aiguilles de pierre,
Les marbres, les granits, le schiste et le calcaire,
Les ossements du globe en pleine fusion,
Et l'antique matière à large et gros bouillon,
Mugissant, comme au fond d'une cuve brûlante,
S'enfle et baisse à grand bruit la poix noire et fumante,
Quel spectacle sublime, et quels enseignements!
D'abord ce n'est qu'un choc d'étranges éléments,
Un sombre pêle-mêle, une bataille impure,
Et l'élan convulsif d'une aveugle nature
Qui, pleine de ferments et de germes divers,

A besoin d'enfanter, et, de ses flancs ouverts,
Sans souci de leur but et de leurs alliances,
Pousse dans tous les sens des milliers de puissances.
D'abord de lourds essais et d'informes produits,
Des êtres ébauchés et gauchement construits,
De noirs accouplements de choses monstrueuses
Essayant d'arriver à des formes heureuses,
Et ne pouvant jamais; et les destructions
Sans cesse retombant sur les créations.
Tel dans l'antique fable était ce vieux Saturne,
Du ténébreux chaos souverain taciturne,
Saturne, destructeur de l'œuvre de ses flancs,
Émettant de son sein d'innombrables enfants,
Et toujours dévorant d'une faim infernale
Les produits imparfaits de sa flamme brutale.
Et pourtant ces élans, ces monstrueux efforts

Ne sont pas l'acte fou d'un Titan aux bras forts,
Mais l'effet d'une main intelligente et sage
Qui pour un noble but façonne un grand ouvrage.
Le feu s'est concentré : l'un sur l'autre entassés,
Les monts durcis au ciel lèvent leurs fronts glacés ;
La grande eau qui couvrit quelque temps leur surface
S'évapore dans l'air, ou dans leurs creux s'amasse,
Et fait de vastes mers où mille germes chauds
Enfantent des milliers de flottants animaux.
Sur les rocs les lichens et les mousses légères
S'étendent : par-dessus s'enlacent les fougères,
Puis croissent les palmiers, les cèdres chevelus,
Et les chênes pesants aux grands rameaux tordus.
Autour des larges troncs et sous les hautes herbes,
Sonnent les anneaux d'or des reptiles superbes ;
Sur ces corps imparfaits, onduleux et glissants,

S'élèvent d'autres corps plus complets, plus puissants,

L'éléphant monstrueux, l'hippopotame énorme,

L'épais rhinocéros et le bison informe,

Et tout l'ardent troupeau des agiles brouteurs,

Les chevreuils bondissants et les daims voyageurs.

Comme un soupir d'amour, un hymne de tendresse,

La verdure naissante envoie avec ivresse,

De son sein frémissant à la voûte des cieux,

Les volages oiseaux en chœur mélodieux.

Enfin, dernier produit de la féconde terre,

L'être humain apparaît, sublime mammifère!

L'homme droit comme un cèdre, et tournant vers le ciel

Les rayons enflammés d'un regard immortel;

L'homme au front noble et haut porteur de la pensée,

L'homme dominateur de la fange insensée :

Et l'œuvre est achevée, et ce dernier chaînon

Unit le créateur à la création.

Et le plan merveilleux de l'architecte immense

Est compris par le cœur et par l'intelligence.

Oh! que celui qui doute encor de ton pouvoir,

O mon Dieu! que celui qui ne sait pas te voir

Dans l'ordre harmonieux de sa propre structure,

Et dans le bel émail de la douce verdure;

O mon Dieu! que celui qui méconnaît ton bras

Au pays des sapins aille porter ses pas.

Qu'il arrive au sommet des pics les plus sauvages,

Qu'il suspende son corps au-dessus des nuages,

Et là, comme l'oiseau qui plane sur les monts,

S'il est doué d'une âme, alors, à pleins poumons,

Il chantera le Dieu de la terre et de l'onde,

Le sublime ouvrier, l'ordonnateur du monde,
Celui qui, d'une haleine et d'un clignement d'yeux,
Fait monter l'océan jusqu'au parvis des cieux,
Et qui sait, quand il veut, de ses mains frémissantes
Secouer comme un van les montagnes pesantes.

HYMNE A LA LIBERTÉ.

VI.

HYMNE A LA LIBERTÉ

Liberté, Liberté! fontaine de la vie,

Source du mouvement qui n'est jamais tarie,

Et qui coules sans fin des profondeurs du ciel,

Éther pur et sacré! la terre tout entière,

Depuis l'être penseur jusqu'au grain de poussière,

Aspire après tes effluves de miel!

Écoutez la rumeur bruyante,
L'éternelle rumeur de ses flancs sans repos;
Les germes enfermés sous l'argile pesante
Percent les murs épais de leurs étroits cachots;
Les vermisseaux captifs déchirent leurs cellules,
L'air comprimé par l'eau s'échappe en mille bulles,
La fleur de ses bourgeons coupe les verts réseaux,
Et l'animal caché sous une peau grossière
Enfonce avec le front le ventre de sa mère;
Enfin, tout ce qui vit sur ce globe agité,
Tout tend à rejeter le tissu qui le gêne,
A déchirer son lange, à secouer sa chaîne,
Pour atteindre d'un bond et boire d'une haleine
L'air de la Liberté.

O divin élément, ô parfum préférable
Aux plus douces odeurs, au plus suave encens!
Parfum que l'aubépine et la fleur de l'érable
N'égalent pas aux jours les plus doux du printemps,
Viens inonder la terre, et comme une huile pure,
Baigner dans tous les sens son ardente figure;
Jamais, pour recevoir l'épanchement sacré,
Son sein vaste et profond ne fut mieux préparé.

Ah! du nord au midi, du couchant à l'aurore,
C'est toi qu'elle désire et c'est toi qu'elle implore,
C'est toi qu'elle demande à tous les vents du ciel,
C'est pour toi, nuit et jour, qu'elle veille et soupire,
C'est pour toi qu'elle pleure et pour toi qu'elle expire,
Toi, son rêve éternel.

Liberté, Liberté! que ton souffle de flamme
Soit le souffle d'amour qui passe dans les airs,
Quand le Printemps renaît, et lorsque sa grande âme
Fait couler par torrents la neige des hivers!

Liberté, Liberté! que ta brûlante haleine
Ressemble aux jets divins du splendide soleil,
Lorsque l'astre, montant à l'orient vermeil,
Couvre de mille fleurs la montagne et la plaine!

Que tout ce que la terre en ses flancs convulsifs
Roule de vœux ardents, d'espérances hautaines,

Que tout ce qu'elle y tient d'amours pures et vaines,
D'élancements restreints et de désirs captifs,
A ton souffle fécond, à tes chaleurs nouvelles,
Sente renaître en soi des courages plus vifs,
Et parte avec des ailes.

Que toute créature, excepté le méchant,
Ne trouve point d'obstacle à son divin penchant,
Et selon sa nature et selon son caprice,
De cent mille façons croisse et s'épanouisse;
Et, pareil à l'étoile ou la comète en feu
Que nulle main n'arrête à travers le ciel bleu,
Aux champs de l'infini que tout monte et jouisse
Des ivresses de Dieu!

HYMNE AU TRAVAIL.

VII.

HYMNE AU TRAVAIL

O toi qui, dès l'instant où notre divin père
Eut jeté par milliers les hommes sur la terre,
Pourchassas rudement le troupeau des humains,
Et vers le sol ingrat leur inclinas les mains;
Toi qu'a souvent maudit la commune souffrance,
Toi qui feras longtemps soupirer notre engeance,
Travail, pesante loi, dure nécessité,
Sous ta verge de fer, sous ton bras indompté,

Tu peux courber le front des enfants de ce monde!
Que tu viennes du ciel ou de l'enfer immonde,
Que tu sois du péché l'éternel châtiment,
Ou la condition même du mouvement,
Je ne chercherai pas à sonder le mystère,
Et je te reconnais, puissance salutaire!

Sans toi l'homme, ce roi de la création,
Sur les fiers éléments n'aurait point d'action.
Sans toi le globe noir, tournoyant dans l'espace,
Ne roulerait encor qu'une effroyable masse,
Une boule d'argile en proie aux végétaux,
Sur laquelle, luttant avec l'air et les eaux,
L'homme succomberait, trop faible et petit être,

Aux forces dont il est devenu le seul maître.

Mais par toi la pensée est reine, et l'univers

Est vaillamment sondé dans ses replis divers;

La nature aime l'homme et chaque jour lui donne

Les fleurs et les fruits d'or de sa verte couronne;

Elle fait pour sa lèvre, avec un doigt divin,

Saigner la grappe mûre et couler le bon vin;

Elle nourrit son corps d'une substance saine,

Rend ses membres nerveux, facile son haleine,

Et fait bondir ses pas sur le sol agité,

Comme les pieds du daim par les vents emporté.

Puis c'est avec toi seul qu'au sein des grandes villes,

Le malheureux échappe aux tentations viles,

Et vers l'éternel bien suit à pas continus

Le sentier odorant des modestes vertus;

Enfin, c'est avec toi que l'homme, sans bassesse,

Monte au faîte doré de l'heureuse richesse,
Et qu'il peut aspirer en toute sûreté
L'air puissant de la gloire et de la liberté.
Sois donc béni, Travail! à ta volonté sainte,
O Dieu! je me soumets sans regret et sans plainte;
Et jusques au moment où la face des cieux
Sous un long crêpe noir fuira devant mes yeux;
Jusqu'au jour où la mort me glacera la veine,
Je resterai debout, et toujours en haleine;
Comme le bœuf rustique au robuste poitrail,
J'inclinerai mon front sous le joug du travail.

Ainsi, lorsque le jour renaît avec la brise,
Lorsqu'ouvrant sur les monts son aile humide et grise,

Le matin chante à l'homme et sonne aux animaux
Le moment du réveil et l'heure des travaux,
Le bœuf sort de l'étable et vient tendre la tête
Au joug accoutumé que le bouvier apprête;
Puis le muffle en avant et les jarrets tendus,
Il entre à pas égaux dans les sillons fendus.
A mesure qu'il marche et que, suivant l'ornière,
Le soc péniblement met la glèbe en poussière,
On entend l'air siffler dans le creux de ses flancs,
La bave mousse et flotte à ses naseaux brûlants,
Il sue, et l'aiguillon augmente sa souffrance :
Mais sa peine n'est point vaine et sans récompense :
Le labeur de ses pieds n'est point labeur perdu,
Car sitôt que le soir au repos l'a rendu,
Sous son muffle écumant l'onde coule plus fraîche,
L'herbe semble plus douce à sa peau rude et sèche.

Le sainfoin à sa bouche apporte plus d'odeur,

Et la terre par lui fendue avec ardeur,

Aspirant dans les airs une force nouvelle,

Regonfle son beau sein, et sa brune mamelle

Sur les doux animaux et sur l'humanité

Répandra des trésors de vie et de beauté.

HYMNE A LA VIGNE.

VIII.

HYMNE A LA VIGNE.

Enfant chéri de la France, ma mère,
Plante aux reins tortueux, à la feuille angulaire,
Que le soleil caresse avec amour,
Ne laisse point tarir ta sève salutaire;
O Vigne! nourris-toi des parfums de la terre,
Et bois avidement les feux brûlants du jour.

Tu n'as plus, il est vrai, les fêtes magnifiques
Dont jadis t'honorait la belle antiquité,
Les hymnes délirants, les danses impudiques,
Et les bonds du thyrse effronté;
Les pampres couleur d'or, aux grands jours de l'automne,
Ne sont plus arrachés à tes souples rameaux,
Et, sur le front des dieux ruraux,
Ne se contournent plus en épaisse couronne.
Pour les lynx mouchetés et les fiers léopards,
Tu n'es plus un sujet de bataille sanglante;
On ne voit plus le jus de ta grappe écumante
Couler sur les seins nus d'une jeune bacchante
Expirante d'amour sur des pampres épars;
Tu n'es plus l'aiguillon des menades sauvages,

Et troublant leurs sombres cerveaux,

Tu ne vas plus semant les monts et les rivages

De cadavres humains et de chairs en lambeaux.

Plus de culte effrayant, plus de folle prêtresse,

Plus de mystères redoutés,

Plus de temples fameux ; les dieux morts de la Grèce

Avec eux au tombeau les ont tous emportés.

Et pourtant sur la terre, ô Vigne étincelante !

Tu refleuris encor comme aux jours révolus :

Tout meurtrier qu'il est du beau corps de Bacchus,

Le temps n'a point tari dans ta veine brûlante

La bienfaisante humeur qui coulait à grand flux.

Le temps a vainement mis l'olympe en ruines,

Ravi les dieux de l'homme à l'immortalité,

En toi son bras a respecté

L'œuvre de la nature et de ses mains divines :

Et ton cep verdoyant aux vivaces racines,
Comme un drapeau vainqueur dans le monde est resté;
Et, chaque année encore, au déclin de l'été,
Devant tes grappes purpurines
Se courbe avec transport l'heureuse humanité.

Oui, lorsque le soleil riche encor de lumière
Du signe de la Vierge éloigne ses rayons,
Quand septembre moins chaud commence sa carrière,
Partout où pend la vigne en gracieux festons,
Un spectacle charmant se découvre à la terre.
Au sein des champs, au flanc des monts,
Comme un essaim doré de bruyantes abeilles,
S'envole un gai troupeau de hardis compagnons;
Et du pied de toutes les treilles,

Du fronton verdoyant de toutes les maisons,
S'élèvent jusqu'au ciel des milliers de chansons.
Tandis qu'au haut des ceps les jeunes gens folâtres
Font pleuvoir les raisins bleuâtres,
Les filles au-dessous tendent leurs tabliers,
Ou pliant sous le poids des forts et lourds paniers
Remontent de la plaine en joyeuse phalange,
Et vont répandre la vendange
Dans le sein odorant des énormes cuviers.
Là, les bruns vignerons, garçons pleins de vaillance,
En chemise, et les bras appuyés sur les reins,
Comme de gais danseurs s'agitent en cadence,
Et sous leurs pieds sanglants font crier les raisins.
Les enfants autour d'eux, troupe vive, hardie
Et désireuse de tout voir,
Se haussent pour atteindre au sommet du pressoir,

Et les fouleurs riant de leur douce folie,
Leur barbouillent le front avec un peu de lie.
On jase, on chante, on rit, les airs sont enivrés :
De la cuve le vin jaillit à flots pourprés,
Et chacun de prendre une coupe ;
Mais avant de goûter le nectar précieux,
Le père du hameau, le plus vieux de la troupe,
S'écrie en élevant son verre dans les cieux :
Bénissons Dieu, mes fils ; à lui la goutte mère !
Car c'est lui seul, enfants, qui féconde la terre,
Et qui verse aux mortels, avec les flots du vin,
La santé vigoureuse et l'oubli du chagrin.

Non, tu n'as rien perdu de ton empire,
O Vigne généreuse à l'éclat séducteur,

Toujours avec élan, toujours avec ardeur,
Après ton fruit divin le genre humain soupire!
Toujours à ton aspect l'enfant et le vieillard
Sentent d'un feu plus vif rayonner leur regard,
Le triste cœur de la veuve plaintive
Chante, et son œil s'emplit d'une larme furtive.
Toujours à ton aspect le barde aux lèvres d'or
Voit s'éveiller en lui la verve sommeillante,
Et toujours, au doux feu de la grappe brillante,
Son vers retentissant prend un plus libre essor.
Toujours un peu de ta liqueur vermeille
Inspire du courage au guerrier de la veille,
Et, sur le pont brumeux du navire mouvant,
Sait réchauffer le corps et relever la tête
Du pauvre matelot battu par la tempête,
Et tout glacé par la pluie et le vent.

Non, non, rien n'est changé, ta puissance est la même;
Seulement, aux grands jours de ta fête suprême,
Et lorsque la vendange en bruyantes clameurs
A proclamé ton culte et tes divins honneurs,
On a remplacé le délire
Qui du vainqueur de l'Inde ensanglantait l'autel,
Par une aimable joie, un doux éclat de rire,
Et des remercîments au seul prince du ciel.

Enfant chéri de la France, ma mère,
Plante aux reins tortueux, à la feuille angulaire,
Que le soleil caresse avec amour,
Ne laisse point tarir ta sève salutaire;
O Vigne! nourris-toi des parfums de la terre,
Et bois avidement les feux brûlants du jour.

HYMNE AU FROMENT.

IX.

HYMNE AU FROMENT.

Rien n'est beau sur la terre en spectacles féconde
Comme le déploiment d'une campagne blonde,
D'une plaine sans fin toute jaune d'épis
Que les feux du soleil ont longuement mûris.
Des grands arbres, des monts ou des nuages sombres
Les vents capricieux y promènent les ombres,
Et font, comme les eaux d'un océan mouvant,
Onduler à longs plis sous leur souffle vivant

La chevelure d'or de notre mère antique.

Quelque chose de saint, de grand, de magnifique,

Comme un suave encens s'élève des guérets.

La noire profondeur des immenses forêts,

La hauteur des sapins, la majesté des chênes,

Peuvent au cœur de l'homme en ses courses lointaines

Porter l'émotion d'un pieux sentiment:

Mais nul arbre pompeux dans son accroissement

Ne saurait l'émouvoir d'une façon plus belle

Que l'aspect ondoyant d'une gerbe nouvelle

Que l'épi mûr incline et courbe par son poids.

C'est que les empereurs, les monarques des bois,

Sont les fruits spontanés de la seule nature,

Tandis que la moisson, plus frêle créature,

Est l'œuvre de la terre et du labeur humain;

Et Dieu sait quel labeur! Ah! pour avoir le pain

Dieu sait combien à l'homme il a fallu de peines!
Combien l'humble habitant des vallons et des plaines
A pâti sur la dure, et dans chaque saison
D'abondantes sueurs inondé le sillon!
Combien de fois courbé sur sa lourde charrue,
L'aiguillon à la main et la jambe tendue,
Dans le champ des aïeux ouvert en mille sens,
Il a suivi le pas de ses bœufs mugissants!
Combien il a cherché de fécondes ordures
Pour refermer du sol les larges déchirures,
Et, lorsque de ses mains, dans le flanc maternel,
La terre eut recueilli le *semen* immortel,
Combien son âme encore éprouva de souffrance,
Combien d'inquiétude et combien d'espérance!
Hélas! plus d'une fois, le soir en se couchant,
Il a prié le ciel dans un penser touchant

D'épargner à la plante à peine hors de terre
Des matins rigoureux l'haleine délétère,
Et de lui mesurer, en des termes égaux,
La pluie et le soleil à flots calmes et chauds.
Plus d'une fois, le jour, en voyant les nuages
Dans leurs flancs violets balancer les orages,
Son front tout orgueilleux de l'enfant du sillon
Est devenu soudain plus noir que l'horizon;
Et, ployant les genoux sur la terre brûlante,
Il a prié les vents à l'haleine sifflante
D'emporter au-delà de ses champs menacés
La trombe meurtrière et les grêlons glacés.
Enfin, plus il a vu la moisson sainte et pure
Grandir et se dorer aux mains de la nature,
Plus il a prié Dieu qu'il eût la liberté
De couper le blé mûr dans toute sa beauté:

Et son cœur palpitant et son sein en haleine
N'ont retrouvé de calme et d'allure sereine
Que le jour où le grain est allé sans malheur
Royalement s'étendre au grenier protecteur.

Le blé, le pur froment, c'est la moelle de l'homme,
C'est l'aliment qui fait tout son pouvoir : en somme,
Ce n'est rien qu'un brin d'herbe, un flexible tuyau
Qu'une goutte de pluie, un zéphir, un oiseau
Dans leur vol passager peuvent courber à terre :
Mais ce mince tuyau plus frêle que le verre
Est le pilier sublime où pour l'éternité
Repose aveuglément toute l'humanité.
Ah! que comme un vautour descendu des montagnes
Et plongeant avec bruit sur les vertes campagnes,

L'orage au flanc lugubre, aux deux ailes en feux,
S'abatte tout d'un coup sur les blés somptueux;
Qu'un vent âpre et mordant tombé d'un ciel avare,
Fende la terre sèche et, rendant l'onde rare,
Épuise dans son sein les grands sucs nourriciers
Et fasse dépérir les javelles sur pieds;
Ou que l'affreuse guerre, indomptable cavale,
Echappée aux horreurs de la nuit infernale,
Sans brides et sans mors, sous ses sabots d'airain
Broie à coups redoublés le froment souverain;
Et l'on verra bientôt d'une façon hautaine
Le noir désordre entrer dans la famille humaine,
La barbarie antique, ainsi qu'aux jours mauvais,
Ramener le tableau des atroces forfaits;
La terreur apparaître et traîner après elle
Des lâches passions la honteuse sequelle,

Les excès de la force et le mépris des lois,

Le pillage aux cent bras et l'émeute aux cent voix.

Puis la pâle famine aux dents longues et minces,

Hurlante, parcourra l'état et ses provinces,

Et la mort attachée à ses pas désastreux,

La grande travailleuse aux yeux vides et creux,

Sous sa terrible faux fera tomber les hommes

Plus vite qu'on ne voit, dans les champs où nous sommes,

Sous le fer recourbé des braves moissonneurs,

Tomber la gerbe mûre et les timides fleurs.

O Dieu conservateur! ô Dieu de la nature!

Toi qui sais tout le mal que déjà l'homme endure,

Et comme il se fatigue à vivre pauvrement,

Épargne-nous toujours ce sombre événement!

Préserve nos cités, énormes habitacles,
Du retour désolant de semblables spectacles,
Et sans cesse pourvois par de nouveaux bienfaits
A ce que le froment ne nous manque jamais.
Fais-le croître au sommet des monts les plus arides,
Dans le creux des vallons, dans les plaines humides,
Dans les îles, partout : de ta puissante main
Épands à larges flots le magnifique grain ;
Comme un riche semeur jette-le sans mesure,
Sans crainte que son jet épuise la nature,
Et que le globe entier se plaigne en ses élans
De voir trop d'épis d'or lui hérisser les flancs :
Car il en faut, hélas ! à tant d'êtres au monde.
Il en faut au pasteur de la terre féconde,
Au commerçant avide, au marin vagabond,
Au penseur isolé qui travaille du front,

Au valeureux soldat qui défend la patrie,

Au prêtre infirme et vieux qui confesse et qui prie,

Aux enfants de la veuve, à l'indigent manchot,

Et même au malfaiteur au fond de son cachot.

Tous les hommes ont droit à la terrestre manne,

Tous, quel que soit le rang où le sort les condamne,

Leur labeur élevé, leur rôle obscur et bas,

Et leur sombre destin roulé jusqu'au trépas,

Tous ont un droit égal aux champs de la nature,

A leur morceau de pain, leur part de nourriture;

Aussi bien que l'oiseau que tu nourris dans l'air

Et le poisson muet aux gouffres de la mer,

Aussi bien que le tigre et les biches peureuses

Au sein des chauds déserts et des forêts ombreuses:

Car tous sont les rameaux pleins de vitalité

De l'arbre verdoyant qu'on nomme humanité.

Et cet arbre est, grand Dieu, la plus belle semence
Qui soit tombée un jour de ton giron immense.

Châtres, Août 1839.

HYMNE AU MARIAGE.

X.

HYMNE AU MARIAGE.

Tout s'engendre ici-bas par un ordre fatal
De l'élément le plus contraire:
La vie est de la mort la fille nécessaire,
Et le bien sort vivant des entrailles du mal.
Les cadavres humains enfouis dans la terre
Font germer l'herbe de son sein;
Le retentissement du sauvage tonnerre
Rend le fond de l'azur plus pur et plus serein;

L'extrême peur souvent est mère du courage;
Du despotisme naît la jeune liberté,
Et des élans impurs de la brutalité,
La sainteté du mariage.

Ainsi, lorsque du sol les premiers habitants,
Géants à poitrines velues,
Virent d'un œil surpris passer les femmes nues
Sous les chênes épais dont ils mangeaient les glands,
Il se fit dans leur être un mouvement étrange,
Un grand frisson s'empara d'eux,
Leur cœur battit plus fort, et, sur leur lit de fange,
Ils poussèrent au ciel des cris tumultueux.
Puis les reins échauffés de flammes inconnues,
Et quittant leur repas sous les arbres profonds,

Ils se ruèrent tous comme de forts lions,
Après les femmes éperdues.

Mais bientôt leur ardeur amena les débats
Et la dispute meurtrière;
Vingt pour une étaient trop : soudain vole la pierre,
Et des bâtons noueux résonne le fracas.
Le sang humain jaillit ; la terre, la broussaille
Rougissent sous ses flots épais;
Enfin le faible cède, et, fuyant la bataille,
Il va cacher sa honte au plus noir des forêts;
Tandis que le vainqueur, dans une ivresse impure,
Serrant sa belle proie entre ses bras poudreux,
Frappe du pied la terre et vers un antre creux
Se dirige avec sa capture.

Alors, commence alors l'œuvre de sainteté.
Comme une onde fraîche et limpide,
Incessamment tombant sur la pierre stupide,
Finit par triompher de sa rigidité;
Comme le chaud baiser d'une légère flamme
Fond et résout les durs métaux,
De même la douceur des regards de la femme
Dompte le cœur de l'homme et ses esprits brutaux.
Devant son front charmant il s'incline, il se traîne;
La force s'humilie aux pieds de la beauté :
Et le lien puissant de la paternité
Auprès d'elle à jamais l'enchaîne.

Hyménée ! hyménée ! union des humains,

O première amitié du monde !

Que de biens ici-bas ta volupté féconde

A versés sans mesure et comme à pleines mains !

Par toi l'homme sorti du vil troupeau des bêtes

A reconquis son noble rang;

Par toi la barbarie a fui de ses retraites

Emportant avec soi l'infâme amour du sang;

Par toi les nations ont pris place sur terre,

Et sous le doigt de Dieu la sainte humanité,

Comme un fleuve paisible et plein de majesté,

A recouvert toute la sphère.

Et maintenant tu fais le charme des états

Et leur appui le plus solide:

Partout où ton feu brille et ta grâce réside
Le labeur est facile aux graves magistrats.
L'ordre règne partout : sous les toits domestiques,
Comme une belle trame d'or,
D'âge en âge, à travers les familles antiques,
Des sublimes vertus circule le trésor.
Du ravissant amour tu prolonges la flamme,
Et tes chastes transports savent seuls enfanter
Tout le bonheur que l'homme ici-bas peut goûter,
Sans encourir reproche et blâme.

Heureux qui, sur le seuil de la virilité,
Aux plus beaux jours de sa nature,
Dans les fleurs de la ville a choisi la plus pure
Afin d'en respirer la grâce et la beauté !

Heureuse aussi la vierge et du corps et de l'âme
Qui porte à son premier amour
Un cœur qui n'a brûlé que d'une seule flamme,
Des yeux qui n'ont encor réfléchi que le jour !
L'un et l'autre ils verront sur leur belle existence
Descendre les faveurs et les grâces du ciel,
Et la sérénité de sa coupe de miel
Verser sur eux toute l'essence !

Ils ne seront jamais obligés de s'aimer
Dans la solitude et dans l'ombre,
Et comme le coupable, avec un voile sombre,
De recouvrir la flamme âpre à les consumer.
Ils n'auront point recours à des ruses honteuses
Afin de se voir un moment,

Et ne compteront pas leurs caresses peureuses
Comme celui que l'or visite rarement.
Et quand la volupté, dans son ivresse sainte,
A tous deux leur mettra le cœur contre le cœur,
Ils ne mangeront pas les fruits d'or du bonheur
Avec la cendre de la crainte.

Non, non, ils s'aimeront à la face des cieux
Et pourront partout se le dire;
Et les hommes témoins de leur chaste délire
Applaudiront partout à leurs transports pieux:
Car ils seront pareils à deux flûtes aimables,
Deux flûtes au son pur et clair,
Et qui, pleines du vent de deux bouches semblables,
Toujours divinement redisent le même air:

Et qui les entendra sera rempli d'ivresse,
Et les tristes vieillards qui les rencontreront
Oublîront leurs chagrins et se verront au front
Reluire les jours de jeunesse.

O favoris du ciel, ô jeunes gens heureux!
De bonne heure aimez l'hyménée;
Ne jetez point la fleur de votre matinée
Aux vents de la débauche et des plaisirs honteux.
De bonne heure allumez le pur flambeau des noces,
De bonne heure allez à l'autel,
Non poussés par l'auteur des actions féroces,
Le vil desir du gain et son appât mortel,
Mais guidés par l'amour et la céleste envie
De ne point fouler seul les pierres du chemin,

D'avoir une compagne et de donner enfin
De beaux enfants à la patrie.

Allez, car de la vie il est doux, il est beau
De faire en s'aimant le voyage,
Et dans ce dur trajet, ce long pèlerinage,
De supporter à deux le pénible fardeau.
Il est doux, il est beau de monter la colline
Ensemble et le bras sur le bras;
Il est doux, il est beau, lorsque le jour décline,
De la descendre ensemble et de dormir au bas,
Comme ces vieux époux aux tranquilles figures,
Que l'on voit côte à côte et se donnant la main,
Dormir d'un si bon cœur et d'un front si serein
Sur les antiques sépultures.

HYMNE A LA FAMILLE.

XI.

HYMNE A LA FAMILLE.

Quand tous les hauts autels qu'on encense sur terre
Tour à tour s'en iraient jusqu'à la moindre pierre
Joncher le vaste sol de leurs débris fumants,
Il en est un pourtant dont la base imposante
Résistera toujours à l'action constante
Des passions de l'homme et du travail des ans.

C'est toi, sublime table, autel de la famille,
Où la loi primitive éternellement brille
D'un merveilleux éclat, d'un splendide rayon ;
Toi que Dieu construisit avec magnificence
Le jour, le jour fameux où sa toute-puissance
De l'homme et de la femme eut conçu l'union !

Hélas ! depuis l'instant où la terre féconde
A tracé par les airs sa courbe vagabonde,
Et roulé son grand corps dans les plaines du temps,
Ta face a vu passer bien des sombres orages,
Et bien des coups de foudre émanés des nuages
De leurs jaunes éclairs ont sillonné tes flancs.

Souvent le vil torrent des passions obscures
Est venu de ses flots couvrir les flammes pures
Qu'animaient sur ton front de paisibles humains;
Souvent les fruits dorés de l'offrande céleste
Ont été renversés de ton sommet agreste,
Par l'envie implacable et ses sanglantes mains.

Souvent l'atroce guerre, en ses courses brutales,
A frappé ton pavé de ses dures sandales,
Et, prenant aux cheveux un vieillard gémissant,
Elle a courbé ses reins sur l'angle de ta pierre,
Et, sous le glaive aigu, la lance meurtrière,
Comme le sang d'un bœuf fait couler son vieux sang.

Puis mille fois la peste et sa sœur la famine,
Ont tout autour de toi promené la ruine,
Entassé les douleurs et les corps en monceaux;
Et mille fois, hélas! les pâles multitudes
Ont livré tes flancs nus, au sein des solitudes,
Aux outrages impurs des immondes pourceaux.

Enfin du globe entier la ténébreuse masse
A changé mille fois de posture et de face;
La terre a chancelé comme un homme insensé;
L'océan jusqu'au ciel a porté ses tempêtes;
Les nations se sont défaites et refaites;
Les races ont péri, les dieux même ont passé;

Mais toi seul es resté, debout, inébranlable,
Plus ferme qu'au milieu de leurs plaines de sable
Les éternels tombeaux des puissants Pharaons,
Plus ferme que les rocs du superbe Caucase,
Et plus solide enfin que ne l'est sur sa base
Le grand Himalaya, dominateur des monts.

Ah! certes, ta structure est une œuvre divine.
Certainement c'est Dieu qui planta ta racine
Si fort avant sous terre, et c'est sa large main
Qui tailla dans le vif tes pierres immortelles,
Les mit l'une sur l'autre, et les unit entre elles
Par un ciment plus fort que le ciment romain.

Frères, rassurez-vous ; frères, prenez courage ;
Non, tout n'est pas perdu ; non, par le grand orage
Qui menace aujourd'hui la planète de mort,
Tout n'est pas emporté par la barque en dérive ;
Et dans l'ombre et les vents une lumière vive
Comme un phare sauveur peut vous montrer le port.

Rassurez-vous ; il est dans la chaleur constante
Qui brûle de nos jours la terre palpitante,
Un pilier à l'abri duquel on peut s'asseoir,
Un sanctuaire ombreux, un refuge tranquille
Où le calme de l'âme et le bonheur facile
Peuvent vous rafraîchir comme les vents du soir.

En vain l'œil rutilant, et la face rougie,
Les nymphes du plaisir et les dieux de l'orgie,
Hurleront, bondiront autour du saint autel :
Avant que son sommet ne s'écroule et ne tombe,
Les pieds froids des danseurs descendront dans la tombe,
Et leurs cris monstrueux se perdront sous le ciel.

En vain les charlatans de l'auguste pensée,
Sophistes et rhéteurs, de leur langue insensée
Viendront contre sa base appliquer le marteau :
La pierre inaltérable et plus forte et plus dure
Ébrèchera leur langue, et de leur langue impure
Mettra comme un haillon le sophisme en lambeau.

Rapprochons-nous donc tous du monument sublime:
D'un élan mutuel, d'un concert unanime,
Alimentons sur lui le foyer de l'amour:
Le feu qui tant de fois sembla près de s'éteindre,
Doit renaître plus vif et peut-être se teindre
D'aussi pures couleurs que les rayons du jour.

Au temps des dieux d'airain l'inexorable père
Du sang de ses enfants pouvait rougir la terre:
Aujourd'hui l'amitié remplace le bourreau.
Le père également partage sa fortune,
Et la mère, sans choix et d'une amour commune,
Allaite également ses enfants au berceau.

Que la blanche concorde et la pure innocence,

La vénération, la sainte obéissance,

Entourent nuit et jour l'autel chéri des cieux,

Et que, sous le giron de ces vierges charmantes,

Les peuples réunis en phalanges aimantes,

Des fruits d'or de la paix couvrent son front pieux.

Et la flamme luira splendide, et la fumée,

Qui tourbillonnera vers la voûte embaumée,

Sera, comme l'encens au flocon argenté,

Le parfum le plus doux que, dans sa paix profonde,

Le Dieu conservateur de la masse du monde

Reçoive de la terre et de l'humanité.

CHANT PATERNEL.

XII.

CHANT PATERNEL.

I.

LA MÈRE.

Enfant, repose-toi sur le sein de ta mère,
Laisse son mouvement clore au jour ta paupière;
Enfant, jamais ton front n'aura pour sommeiller
De plus doux oreiller.

Jamais, pour rafraîchir ta bouche, nulle haleine
Ne passera dans l'air plus fraîche que la sienne,
Ni pour veiller sur toi nulle étoile des cieux
N'égalera ses yeux.

Enfant, petit enfant, dors sans trouble, à ton aise,
Comme un flot azuré sous le vent qui s'apaise;
Que ta sérénité dans le cœur maternel
Fasse couler le miel.

O bonheur d'être mère! ô volupté suprême
Que l'on ne conçoit bien qu'en l'éprouvant soi-même!
Par elle tous les maux du grave enfantement
Sont payés largement.

Lorsque près de son cœur la jeune et tendre mère
Berce le noble fruit de sa souffrance amère,
Ou lorsqu'à son enfant elle livre à flot plein
Les richesses du sein,

Quelle ivresse ici-bas vaut celle de son âme?
Elle est fière, et ses yeux qu'un saint amour enflamme
Ont une majesté qui souvent ne luit pas
Au front des potentats.

II.

LE PÈRE.

Enfant, viens, cher enfant, dans les bras de ton père;
Pour lui détache-toi du beau sein de ta mère,
Comme au souffle léger d'un vent plein de fraîcheur
Le bouton de sa fleur.

De même que le ciel en son éclat suprême
Est doux à contempler aux bienheureux, de même
Dans tes traits, ô mon fils! il m'est doux de me voir
Comme dans un miroir.

Que les peines du corps et les tourments de l'âme
Sur mes jours florissants s'abattent, troupe infâme ;
Enfant, si je te vois, ton sourire vainqueur
Suspendra la douleur.

Ah ! quand ton frais visage auprès de moi se joue,
Et que pour m'embrasser tu me tournes la joue,
Un céleste plaisir, en frissons ravissants,
Pénètre tous mes sens.

Ni le lin le plus pur, ni la plus fine soie,
Ni le moelleux velours où la lumière ondoie,
Ni la feuille de rose aux odorants replis,
Ni le duvet des nids,

Les ondes, le zéphir, enfin rien dans le monde
N'égale la douceur ineffable et profonde
Des lèvres de l'enfant qui s'en vient vous poser
Sur la joue un baiser.

III.

LE PÈRE ET LA MÈRE.

O toi qui l'as donné, toi qui peux le reprendre,
Créateur des humains, Dieu redoutable et tendre!
Verse sur notre enfant les trésors merveilleux
De la grâce des cieux.

Donne-lui la bonté, l'élégance et la force,
Comme un jeune pommier à la luisante écorce,
Fais-lui porter un jour tous les fruits enchanteurs
Que promettent ses fleurs.

Que ce beau rejeton à la tige vivace,
Dans ses bras caressants constamment nous enlace,
Et rende plus étroits les liens amoureux
Qui nous pressent tous deux.

Comme au vent printanier les vapeurs les plus sombres
Dans les plaines du ciel fondent leurs grandes ombres;
Qu'au doux son de sa voix s'éloignent les soucis
De nos fronts obscurcis;

Qu'en lui notre âge trouve un appui secourable;
Qu'il soit pour nos vieux ans comme un bâton d'érable;
Que, sans jamais fléchir, il guide nos pieds lourds
Sur le penchant des jours.

Enfin, lorsque la mort ombrera notre couche,

Sur nos fronts pâlissants que son aimable bouche

S'entr'ouvre, et que d'un doigt délicat et pieux

Il nous ferme les yeux.

CHANT DU POÈTE.

XIII.

CHANT DU POÈTE.

La puissance peut dire : à l'œuvre, statuaire,
A l'œuvre, peintres et chanteurs!
Et le bouillant sculpteur entamera la pierre,
Et le peintre ravi mêlera les couleurs,
Et le chanteur divin, excitant son délire,
Laissera déborder sa lyre;
Et des flots d'harmonie enivreront les cœurs.

Que leur importe l'ordre? un tyran sur son trône,
Une pourpre pleine d'éclats,
Les multiples reflets de l'or de la couronne,
Des courtisans penchés et des flots de soldats:
Tout cela n'est-il pas un sujet de peinture,
Aussi beau que l'aspect de la verte nature,
Et que le mouvement d'un grand peuple, en été,
A travers la poussière et la mitraille dure
Reconquérant sa liberté?

Que leur importe l'ordre? aux yeux du statuaire,
Pour l'amant de la forme et des contours de feu,
Le tyran est un homme, et le tailleur de pierre
Peut du corps d'un Néron tirer le corps d'un dieu:
Et puis, le chœur léger des belles mélodies,

Troupe éthérée, au vol capricieux,
Peut au sein d'un palais sonore et spacieux
Déployer ses ailes hardies
Aussi bien que sous l'arc de la voûte des cieux.

Mais le poète, non : nul autre que lui-même
N'a puissance sur lui dans ce vaste univers:
Il est roi de son art et l'arbitre suprême
De sa verve émouvante et de ses purs concerts.

Pour qu'il chante, il faut que son âme
A sa bouche ait dicté la sentence de flamme,
Et permis d'éclater en sublimes clameurs:
Car dans les saints transports dont elle est possédée,

Elle n'abonde pas rien qu'en sons et couleurs,
Mais elle roule aussi l'idée
A travers le torrent de ses rhythmes vainqueurs.

Et l'idée ici-bas n'est pas chose légère,
Une vaine couleur, un vain souffle qui fuit,
L'idée en soi renferme ou la paix ou la guerre,
L'idée est un vent chaud qui féconde ou détruit,
L'idée élève ou déshonore,
Vous jette dans la fange ou sur un piédestal;
L'idée est un pouvoir fatal
Qui dans le fond de l'âme et son gouffre sonore,
Comme un prisme éclatant s'imprègne et se colore
Des reflets du bien ou du mal.

Ainsi donc le poète au cri plein de puissance,
A la face brûlante, au grand cœur agité,
Est enfant de la conscience,
Et comme tel encor fils de la liberté.

Oui, le poète est libre : ô philosophes blêmes,
Ténébreux constructeurs de mondes incomplets,
Essayez de le prendre en vos étroits systèmes
Comme l'oiseau dans les filets!
Et pareil au sultan des plaines éternelles,
Pareil à l'aigle altier, il étendra les ailes,
Et dans l'azur des cieux emportera vos rets.

Oui, le poète est libre : ô puissances du monde!
Tyrans, rois ou tribuns, enchaînez son essor,
Plongez-le dans la nuit d'une geôle profonde
Et brisez dans ses mains sa plume, son trésor;
Et le fier prisonnier, de ses deux lèvres d'or,
Épanchera sur vous le fiel de la vengeance,
Couvrira de mépris votre immonde puissance,
Et devant l'échafaud chantera votre mort.

Oui, le poète est libre : et son âme princière
Pour domaine a l'immensité.
A lui les vastes champs du ciel illimité
Et les contours bornés de l'épaisse matière,
Les eaux, les bois, les monts, et l'humaine cité,
L'empire de l'esprit et de la volonté,

Tout ce qui frappe enfin la mortelle paupière,
Et tout ce que l'œil pur de l'idéalité
Contemple sans lumière.

Oui, le poète est libre : et jusques au tombeau,
Son noble cœur n'admet pour lois supérieures
Que les lois émanant des célestes demeures,
Celles du bien, celles du beau ;
Et son front souverain, dans la course divine
Où l'entraîne l'ardeur de ses ailes de feu,
Son front paré d'éclairs ne se courbe et s'incline
Que devant la grandeur de Dieu.

HYMNE A LA FRANCE.

XIV.

HYMNE A LA FRANCE.

O belle France! ô noble enfant du ciel,
Chère patrie, ô tendre et bonne mère!
Toi qui n'as point ta pareille sur terre,
Toi dont le nom est plus doux que le miel,
Jusqu'au moment où doit fuir l'existence
Sois notre amour et l'objet de nos chants;
Répétons tous en chœur ces mots touchants:
Dieu protége la France!

Du plus beau lys l'éclatante blancheur
N'égale pas celle de ta figure;
A pleines mains sur ton front la nature
A répandu la grâce et la fraîcheur.
Dans tes yeux bleus brille l'intelligence,
Et la gaîté, de ses rubis en feux,
Divin bandeau, couronne tes cheveux:
Dieu protége la France!

Comme une reine, au milieu de deux mers,
Assise en paix sur un trône immobile,
Ton regard fier et noblement tranquille
Plane de là sur le vaste univers.
A tes genoux le vent de l'abondance
Roule à flots d'or les épaisses moissons;

La vigne en fleurs te rit sous ses festons :

Dieu protége la France !

Dieu t'a donné la gloire des combats,

Dieu t'a donné la palme des batailles,

Et le sang pur de tes chaudes entrailles

Incessamment enfante des soldats.

Ton cœur ardent est sensible à l'offense,

Au noir courroux prompt à s'abandonner,

Il est aussi prompt à tout pardonner :

Dieu protége la France !

O belle France, aux traits doux et chéris !

Puissent jamais les discordes civiles

Ne faire entendre au milieu de tes villes
Le bruit honteux des canons ennemis !
Entre tes bras puisse ton peuple immense,
Dans le travail et dans l'amour des lois,
Couler en paix des jours libres et droits !
Dieu protége la France !

Puisse ton cœur au vent de charité
Toujours s'ouvrir, et ta large poitrine
Brûler des feux d'une pitié divine
Pour tous les maux de notre humanité !
Puisse la fleur d'éternelle jouvence,
La bonne foi, la vertu de l'honneur,
Sur ton beau sein conserver sa splendeur !
Dieu protége la France !

Et toi, grand Dieu! toi qui, du haut des cieux,
De l'univers tiens en main la fortune,
Sur ton enfant, notre mère commune,
Avec amour daigne jeter les yeux.
Dans l'avenir fais toujours qu'elle avance,
Grande parmi les grandes nations,
Et qu'à genoux toujours nous répétions :

Dieu protége la France!

CHANT DE VICTOIRE.

XV.

CHANT DE VICTOIRE.

Les canons ont fermé leurs gueules meurtrières,
La brèche ouverte a vu tomber ses défenseurs,
Et sur les murs croulants le drapeau des vainqueurs
Flotte au bruit du tambour et des trompes guerrières.

Maintenant, que les chants succèdent aux combats,
Que tous les cœurs serrés s'élargissent d'ivresse,

Que le vent jette au loin la poudre des combats,
Et que le vieil Atlas tressaille d'allégresse !
La Paix, la douce Paix s'élance sur nos pas.

Ah ! nous ne venons point déshonorer les filles,
Et jeter nos bras nus sur leur pudique chair ;
Insulter les vieillards, disperser les familles,
Et chercher l'or à la pointe du fer.

Non, nous ne venons point renverser les murailles,
Saper les hautes tours, déraciner les forts,
Et, profanant du pied le champ des funérailles,
De leurs linceuls poudreux dépouiller les vieux morts.

Nous nous sommes armés pour une cause humaine,
Pour abolir l'amour du sang,
Pour tarir, s'il se peut, cette méchante veine
Dans le cœur âpre et dur de l'Africain brûlant.

Nous voulons que chaque homme ait du respect pour l'homme;
Que l'homme, pur reflet d'un Dieu puissant et bon,
Ne soit pas au marché vendu comme un mouton :
Nous voulons qu'on l'honore, et non pas qu'on l'assomme
Comme un bœuf mugissant qui meurt sous le bâton.

Nous voulons que la mort soit belle et sans outrage.
Plus de meurtre hideux, plus de Cabyle errant,
Comme un chacal au cri sauvage,

Flairant les corps tombés au plus fort du carnage,
Et mutilant le corps du soldat expirant.

O sainte humanité ! pour toi nos mains rapides
Enverraient jusqu'au ciel d'innombrables boulets !
Pour toi nous franchirions mille zones torrides,
Et nous irions au fond de ces gouffres livides
Arracher à Vulcain ses plus ardents secrets !

Allons, soldats enivrés par la poudre,
Artilleurs aux canons encor vibrants et chauds,
Cavaliers aux pieds sûrs et prompts comme la foudre,
Et vous, fiers grenadiers, intrépides faisceaux
Que la mort même a grand'peine à dissoudre,

Par le mur entr'ouvert pressez vos larges flots !

Là vont se terminer les sanglantes misères,
Les marches, les travaux; là, tout prend une fin;
Là, nous prirons le Dieu des combats et des guerres
Pour notre général et pour ceux de nos frères
Qui sont tombés sur le chemin.

En avant! en avant! ah! la conquête est belle!
Les grands tigres rayés, les fauves léopards,
Courent, le flanc percé d'une balle mortelle:
Pour le vaste désert ils quittent les remparts,
Et leurs troupeaux hurlants, tumultueux, épars,
Laissent aux fils des Francs une gloire éternelle.

Entrons, entrons vainqueurs dans l'antique cité.

Sonnez, clairons; sonnez, trompettes!

Et vous, bruyants tambours, sous les noires baguettes

Roulez un chant d'orgueil et de mâle gaîté;

Entrons vainqueurs dans la cité!

Il est beau d'envahir une terre nouvelle;

Il est beau de soumettre un pays indompté,

Lorsqu'au milieu des rangs marche l'humanité,

Et quand tout cavalier au pommeau de la selle

Porte avec soi la liberté.

Novembre 1837.

HYMNE A L'AMITIÉ.

XVI.

HYMNE A L'AMITIÉ.

Heureux qui, voyageant aux plaines de la vie,
A, dès les premiers pas, trouvé pour compagnon
Un homme à l'esprit juste, au cœur honnête et bon,
Sans génie oppressif et plein de modestie,
Qui, sévère pour soi, mais pour vous indulgent,
Du vrai beau sait jouir en être intelligent,
Et toujours calme, aimable, en tout temps, à toute heure,

Aux jours mauvais à vos côtés demeure,
Solide comme une ancre et pur comme l'argent.

Ah! de l'arbre odorant de la verte jeunesse
Il est doux avec lui de goûter les fraîcheurs;
Il est doux de plonger avec lui dans l'ivresse,
D'être sage avec lui quand revient la sagesse,
Et par les bois, les prés en fleurs,
En secret avec lui, plein de folles ardeurs,
De dénouer parfois les divines ceintures
Des filles d'Apollon aux voix tendres et pures!

Il est vrai que le ciel n'est pas toujours serein,
Que très-peu de beaux jours finissent sans tempêtes,

Que la neige des ans et le vent du chagrin
Tôt ou tard passent sur nos têtes.
Mais las! quelles que soient les rigueurs du destin
Et les longues douleurs de l'âge impitoyable,
Dans ce monde changeant il est encore heureux
De vieillir côte à côte et surtout d'être deux
Contre le mal inexplicable.

O charmante et belle amitié,
Sœur des nobles vertus, fille de la pitié,
Sainte union des cœurs, amour pur et sans voile,
Feu paisible et constant, douce lueur d'étoile
Qui chauffe sans brûlure et pour l'éternité!
Oh! sans toi tous les biens sont peu dignes d'envie :
Gloire, fortune et liberté,

Ne sont que les accès d'une courte folie,
Les rêves creux d'un sommeil agité:
Et l'homme assurément jamais n'aurait tenté
De boire jusqu'au fond le vase de la vie,
Si Dieu de ton miel pur ne l'avait pas frotté.

HYMNE A LA CANDEUR.

XVII.

HYMNE A LA CANDEUR.

J'ai vu dans le jardin plantureux de la terre,
Que l'âme aux purs reflets, l'âme blanche et sincère
Était celle à qui Dieu faisait le mieux savoir
Les mystiques secrets de son divin pouvoir,
Et comprendre le mieux le sens de la nature;
Que le front de l'enfance insouciante et pure
Etait le front vermeil où les plaisirs charmants
Versaient le plus de grâce en leurs rayonnements,

Et sur lequel le mal, dans son passage immonde,
Laissait le moins de noir et de marque profonde.
J'ai vu que, dans la vie et dans les embarras
De notre marche au sein des choses d'ici-bas,
Sans peine, sans sueur, sans cris et sans audace,
Le cœur honnête et droit se faisait toujours place,
Et toujours arrivait au terme désiré
Plus tôt que l'esprit fourbe et le crime assuré.
Enfin, devant la mort et sur l'heure dernière,
J'ai vu, noble spectacle! aux feux de la lumière,
L'œil du juste se clore avec sérénité,
Et ma voix s'est émue et mon âme a chanté:
Simplicité du cœur, que vous êtes aimable!
Comme avec vous la vie est chose supportable,
Et comme sans encombre et sans honteux remord
Son flot limpide et doux vous entraîne à la mort!

Tout ce que vous touchez, comme aux mains du génie,
Se pare et se revêt d'une grâce infinie,
Car vous êtes vraiment de l'essence du beau,
Et comme un doux reflet de l'image d'en haut.
Lumière d'innocence, ô perle de sagesse,
Mille fois préférable à la vaine richesse,
Que j'envie ardemment votre heureux possesseur!
Mais que je plains aussi, que je plains de bon cœur
Celui qui vous ayant une fois obtenue,
Pour ne plus vous ravoir, hélas! vous a perdue!

HYMNE A LA RÉSIGNATION.

XVIII.

HYMNE A LA RÉSIGNATION.

Un jour, une plainte sauvage,
Tombant du Caucase ébranlé,
Traversa le sombre nuage
Qui tenait son sommet voilé;
Et cette plainte redoutable,
Se mêlant au bruit formidable
Du grand combat des éléments,
Comme un cri d'atroce vengeance,

Frappa toute l'humaine engeance
Des plus noirs épouvantements.

C'était le Titan Prométhée
Qui, pendant au roc souverain,
Se tordait, victime indomptée,
Sous un vautour au bec d'airain.
Toutes les fois qu'une morsure
Augmentait sa large blessure,
Il ridait ses sourcils épais;
Et, l'œil au ciel, plein de colère,
Criait au maître du tonnerre:
Tyran infâme, je te hais!

Mille ans plus tard, une autre plainte
Perçait les ombres de la nuit,
De souffrance non moins empreinte,
Mais moins amère dans son bruit.
Cette fois la plainte funeste
Montait à la voûte céleste
En soupirs calmes et pieux,
Comme la voix douce et profonde
D'un beau cygne qui fait au monde
Ses mélancoliques adieux.

Hélas! le Christ à l'agonie
Pleurait au mont des Oliviers:
Car, voyant sa tâche finie,
Il devinait ses meurtriers.

Sous le poids de la main divine
Il courbait sa faible poitrine,
Et, gémissant, disait : Mon Dieu !
S'il faut que vienne le supplice,
Et que je boive ton calice,
Je m'incline et bénis ton vœu.

Ah ! la douleur est effroyable ;
Elle est souvent longue à porter,
Et le ciel bien impitoyable
Aux cris qu'elle nous fait jeter.
L'esprit de l'homme a beau se tendre,
Il ne pourra jamais comprendre
Pourquoi, pour un si court moment,
Il faut voir dans la chair et l'âme

Tant de vautours à l'œil de flamme
Plonger l'ongle cruellement.

Que faire alors, hommes, mes frères,
Mes pauvres frères en douleur?
Lancer des paroles amères
Au mal, à son puissant auteur?
Comme un Titan à la torture,
Appeler tyran la nature
Et maudire le créateur?
Mais c'est pousser un cri de haine,
Et ce cri n'ôte point la peine
Et peut-être accroît son ardeur.

Que faire alors? De la souffrance
Porter le poids sans soupirer?
Opposer un sombre silence
Au mal qui vient vous torturer?
Mais cet effort est impossible,
Notre nature est trop sensible,
Et la fibre du cœur humain
N'a pas, quoique épaisse matière,
L'immobilité de la pierre
Et la dureté de l'airain.

Il vaut bien mieux laisser la plainte
S'écouler librement du cœur,
Comme l'eau fuit d'une urne sainte
Quand elle est sous un pied vainqueur.

Seulement, dans les douleurs vives,
Il faut vers le mont des Olives
Tourner sa pensée et ses yeux,
Et là, prenant Christ pour modèle,
Mesurer ses plaintes à celle
Dont il frappa les vastes cieux.

O Jésus! ton divin génie,
Type vrai de l'humanité,
Dans la mort comme dans la vie
A surpassé l'antiquité.
Ton existence fut sublime,
Et ton cri de mort, ô victime!
Fut celui d'un cœur bien aimant,
Qui sut combien la Providence

Est au-dessus de notre essence

Et de son faible jugement.

O Jésus! que foudre et tempête

Sur mon front viennent à bondir,

Comme toi je baisse la tête

Et point ne cherche à me roidir.

J'imiterai ta noble transe,

Je supporterai la souffrance

Sans blasphémer : sous le couteau,

La douceur de l'agneau qui bêle

Est plus émouvante et plus belle

Que les colères du taureau.

Oui, loin de penser que la peine
Soit ici-bas l'effet brutal
D'un pouvoir que le hasard mène
Et qui sans raison fait le mal,
Je veux toujours croire, au contraire,
Qu'elle est utile et nécessaire
Au grand plan tracé par les cieux,
Et je dirai : Sainte puissance,
Quand tu nous verses la souffrance,
Si tu le fais, c'est pour le mieux !

HYMNE A LA CHARITÉ.

XIX.

HYMNE A LA CHARITÉ

Chère fille du Christ, aimante Charité,

O toi, qu'en retournant à la divinité,

Le doux Galiléen laissa sur cette terre,

Afin de réparer le grand mal du calvaire!

Ne t'épouvante pas de la rigueur des temps,

Des mots injurieux, des rires insultants

Que tu rencontreras sur bien des lèvres viles;

Habite parmi nous, dans nos champs, dans nos villes,

Fais retentir ta voix et découvre à nos yeux
L'éclat modeste et doux de ton front gracieux.
Nous avons tant besoin, pour nos corps et nos âmes,
De tes baumes exquis et de tes purs dictames!
Hélas! plus que jamais orgueil et volupté,
Infectant tous les rangs de la société,
Jettent sur le pavé de nos places publiques
Des flots de mendiants et d'ardents faméliques.
Plus que jamais le dur égoïsme, des cœurs
Enchaîne les élans et glace les ardeurs.
Plus que jamais on voit le publicain avare
Dans sa morgue insolente et sa course barbare,
Passer insouciant et sans tendre la main
Au pauvre enfant tout nu qui meurt sur son chemin.
Plus que jamais aussi l'envie injuste et vaine,
Chez le peuple excitant les serpents de la haine,

Décharge sa colère au front de l'innocent,

Et fait avec douleur couler son noble sang.

O sœur de l'espérance, ô vertu surhumaine,

Des chrétiennes vertus ô toi la plus chrétienne,

Charité, Charité, femme au rouge manteau,

Redouble de pitié pour l'énorme troupeau

Qui chemine en ce monde à travers tant d'alarmes!

Songe à toute douleur, n'oublie aucunes larmes,

Quel que soit le visage et quels que soient les lieux,

Passe indifféremment ta main sur tous les yeux,

Sur le seuil des palais comme au fond des chaumières

Répète incessamment aux hommes qu'ils sont frères,

Qu'ils sont tous ici-bas faits pour se secourir,

Et non pour s'opprimer et non pour se haïr;

Que ce n'est qu'au moyen d'abondantes largesses
Que le riche peut faire excuser ses richesses,
Et réparer aux yeux de la sainte équité
Les torts exorbitants de l'inégalité;
Mais que le pauvre aussi, soulagé dans sa peine,
Doit de son cœur souffrant épancher toute haine,
Et ne garder en soi que les doux éléments
De la reconnaissance et des bons sentiments.
Enfin, au fond des cœurs verse tes pures flammes
A grands flots, et surtout fais que les tendres âmes
Qui se pénétreront de tes vives chaleurs
Dispensent sans compter leurs aimables faveurs.
Charité, Charité! ton image sincère,
Ton portrait le plus vrai c'est celui d'une mère.

Ainsi lorsque la soif tourmente ses enfants
Et vers le sein fécond tourne leurs yeux brillants,
La bonne mère est là, qui, sachant les comprendre,
Les suspend tour à tour à sa mamelle tendre :
Et voilà les petits, sur le sein renversés,
Les doigts crispés de joie et les deux yeux baissés,
Qui font à coups de langue entrer dans leurs bouchettes
De la douce liqueur les blanches gouttelettes.
Le front le plus vermeil, comme le plus pâli,
Est sûr de trouver place au sein blanc et rempli,
Et chacun largement y prend sa nourriture.
Cela n'empêche pas que si, par aventure,
La sainte femme voit une humble et pauvre main
Poser sur ses genoux un petit être humain
Qui frissonne en son lange et que la soif dévore,
Elle ne s'apitoie et ne soit prête encore

A lui donner le sein : qu'importe que l'enfant
Ne soit pas de sa chair, ne soit pas de son sang,
Qu'il ait une figure inconnue à la sienne;
Il lui suffit de voir qu'il souffre, que sa veine
Est maigre et sans couleur, et que sa bouche en feu
Appelle la boisson que lui destinait Dieu;
Et vite elle le met sur sa chaude poitrine
Et lui fait emboucher la bouteille divine;
Et le flot maternel de nouveau prend son cours
Pour le pauvre étranger comme pour ses amours :
Car on a beau puiser à la douce fontaine,
Le cœur la renouvelle et la fait toujours pleine.

CHANT DES VIEILLARDS.

XX.

CHANT DES VIEILLARDS.

Jeunes gens, jeunes gens! que la vieillesse envie
Et qu'elle voit passer devant ses tristes yeux,
Le visage empourpré des roses de la vie
Et l'œil illuminé de la splendeur des cieux;

Vous que la vie emporte au milieu de l'espace,
Comme un fier étalon, comme un coursier sans freins,

Que l'obstacle aiguillonne et que rien n'embarrasse
Dans les champs entr'ouverts à ses pas souverains ;

Que la force du sang qui bouillonne en la veine
Entraîne avec transport aux amoureux combats,
Et qu'elle mène aussi, la tête haute et vaine,
Contempler sans frayeur la face du trépas !

Jeunes gens, jeunes gens, ah ! que votre jeunesse
Ne vous inspire pas des discours méprisants
Pour les cheveux blanchis où la sombre vieillesse
Amasse à flots épais ses brouillards malfaisants !

Ne nous regardez pas dans votre course agile,
Comme des termes froids dont l'impuissant orgueil
Couvre le sol poudreux d'une charge inutile,

Et de tous les chemins embarrasse le seuil.

Ne nous regardez pas comme branches inertes,
Comme rameaux noircis par les souffles du nord,
Comme branche sans sève et déparant les vertes,
Ou comme des fruits mûrs pour tomber dans la mort.

Songez, ô jeunes gens, que votre force extrême
A la pâle langueur fera place à son tour,
Et que vers le moment de ce déclin suprême
Vos pieds tumultueux vous mènent chaque jour;

Que votre noble corps, votre fière stature
Se ploîra comme un arc sous le poignet du temps,
Et que, comme l'hiver argente la verdure,
Vos cheveux blanchiront sous la neige des ans;

Que votre main si bonne à tenir une lame,

Votre genou si propre à dompter les chevaux,

Votre bras si rapide à saisir une femme,

Votre langue si vive à formuler des mots;

Tout se détraquera sous la rouille de l'âge,

Tout insensiblement joûra mal, et le corps

Ne se remûra plus que comme un vieux rouage

Dont lès siècles auront engourdi les ressorts.

Alors dans ce déclin de la force hautaine,

Dans cet affaissement de la chair et des os,

Dans ces derniers éclats de la pensée humaine,

Dans ce penchant rapide à l'éternel repos,

Les seuls enivrements de l'ame en décadence,

Les seuls rayonnements au milieu des brouillards,
Les seuls parfums encor ranimant l'existence
Seront l'humble respect et les pieux égards.

Le respect, le respect, ô jeunesse superbe!
Accorde-le sans peine à tous les fronts chenus!
La vénération dans l'âme d'un imberbe
Est, avec la franchise, une grâce de plus.

Ne refuse jamais le peu que te demandent
Des êtres chancelants dont les cercueils sont près:
Honore-les afin que les cieux te le rendent
Au jour où tu verras poindre les noirs cyprès.

Et nous, graves vieillards, patriarches des villes,
Monuments respectés par les vagues du temps,

Que son courant oublie, et que, comme des îles,
Son flot à découvert laisse quelques instants;

Nous qui, longtemps battus par les sombres orages,
Et longtemps égarés sur la mer des vivants,
A force de périls, à force de naufrages,
Avons appris, hélas! à connaître les vents;

Nous en la main de qui la grande expérience
A déposé sa lampe à la douce clarté,
Et qui, dans les écueils nombreux de l'existence
Marchons, avec lenteur, mais avec sûreté;

N'abusons pas des biens de la sainte sagesse,
N'abusons pas des dons du savoir merveilleux,
Et dans le gai troupeau de la folle jeunesse

Ne portons pas des fronts ridés et soucieux,

Des visages armés de sévères paroles,

Des cerveaux tout remplis d'orgueilleuses raisons;

Pensons à nos beaux ans, à nos passions folles,

Aux jours de la vendange et des chaudes moissons.

Ah! pour elle, au contraire, ayons des yeux de pères;

Aimons à la reprendre et non pas à l'aigrir:

De nos saines clartés, de nos pures lumières,

Pour elle illuminons le champ de l'avenir.

Laissons-la pas à pas se mettre à notre place

Dans les rangs de l'armée, aux conseils de l'état:

Devant elle sachons nous enfuir avec grâce,

Comme la nuit devant le soleil plein d'éclat.

Toutefois, en quittant les combats et l'arène,
En remettant le ceste à des bras plus vaillants,
Gardons-nous que l'ennui honteusement ne traîne
Au sein des vils plaisirs l'honneur de nos vieux ans.

Tant que nous le pourrons, vivons par la pensée :
Jusqu'au dernier soupir, jusqu'au seuil du tombeau,
Que notre intelligence avec fruit exercée
Augmente ses trésors, apprenne du nouveau.

Enfin, lorsque pour nous l'heure de la retraite
Sonnera tristement au noir cadran des cieux,
Lorsque Dieu nous dira que notre course est faite
Et qu'il nous faut aller rejoindre nos aïeux,

De ce monde mouvant, de ce monde éphémère,

Détachons-nous sans bruit, sans regret et sans fiel,
Comme un fruit doux et mûr, et qui, tombant sur terre,
Bénit le sol natal et l'arbre paternel.

HYMNE A LA MORT.

XXI.

HYMNE A LA MORT.

Je chanterai la mort, la mort inexorable,
Non pas avec l'accent d'une voix lamentable
Et sur un mode injurieux ;
Mais je la chanterai d'une noble manière,
Comme on chante au matin la divine lumière
Qui finit la nuit sombre et colore les cieux.

O Mort! pas un seul être en l'univers immense
N'éprouve de la joie à ton sinistre aspect;
L'aigle gémit comme le roitelet,
Le lion tremble, et l'animal qui pense
Sent la frayeur blanchir son visage inquiet:
Et pourtant ici-bas ta lugubre présence
Est un ineffable bienfait.

Quelle vieille nourrice et quelle bonne mère
Endorment mieux que toi les douleurs de l'enfant?
Quel médecin meilleur, sur une plaie amère
Verse une huile plus douce, un baume plus calmant?
Quelle tranchante épée et quelle forte lame
Comme toi rompent tous les nœuds
Qu'autour du flanc des malheureux.

Serrent la tyrannie et la misère infâme?

Lorsque nos vains désirs se sont bien combattus,
C'est ta main qui finit la lutte douloureuse,
Et, quand des passions le flux et le reflux
Nous ont plus agités qu'une barque écumeuse,
C'est toi qui, dominant l'onde tumultueuse,
Nous ramène une paix que nous ne perdrons plus.

Telle qu'un feu brûlant ou le jet du tonnerre,
Souvent la vie à l'acte humain
Accorde un pouvoir souverain,
Une force qui met en mouvement la terre:
Mais la mort prête aux faits un plus haut caractère:

XXII.

HYMNE AUX TOMBEAUX.

A voir le peu de temps que va la chose humaine
Et combien sa ruine est rapide et soudaine,
On dirait, quand la mort a mis la main dessus,
Détendu ses ressorts, relâché ses tissus,
De veine en veine éteint la chaleur nourricière
Et donné la volée à l'âme prisonnière,
On dirait que pour l'homme en cadavre changé
Tout est fini sur terre et qu'une fois rongé,

Il n'y doit demeurer trace de son passage,
Non plus que dans les cieux n'en laisse le nuage,
Ou l'ombre de la nuit sitôt que le soleil
A découvert son front à l'orient vermeil.
Mais non, le vase d'or qui renferma le baume,
Après qu'il est brisé laisse encor son arôme
S'exhaler dans les airs; le temple aux contours purs
Qui garda l'Éternel à l'abri de ses murs,
Lors même qu'il n'est plus qu'un monceau de ruines,
Attire encor la foule à ses pierres divines :
Tout n'est pas terminé pour l'homme qui s'éteint,
Non-seulement au ciel et devant le Dieu saint,
Mais aussi dans les champs de l'existence humaine.
L'homme en destruction, l'homme poussière vaine,
Laisse encore ici-bas quelque chose de grand,
Qui n'est point de la vie et n'est point le néant,

Son tombeau ! le tombeau, noble et puissante masse,
Qui lie à l'avenir le passé qui s'efface,
Monument qui s'élève avec solennité
Sur les confins du temps et de l'éternité,
Et que l'ardent regret, enfant des cœurs sincères,
Arrose constamment de pleurs et de prières,
Afin de consoler les ossements poudreux
Qui gisent pêle-mêle en ses flancs ténébreux.

O soins touchants des morts et de la sépulture,
Bons sentiments que Dieu mit dans notre nature,
Vous êtes éternels, vous êtes aussi vieux
Que la face du globe et la voûte des cieux !
On vous trouve partout, dans le fond des savanes,
Sous le sauvage abri des pendantes lianes,

Comme au sein des cités, sur le seuil des palais
Que le porphyre et l'or décorent à grands frais.
Tout ce qui porte un cœur, une âme douce et tendre
Peut, n'importe sa place, aisément vous comprendre,
Et, sans qu'il soit besoin d'enseignements puissants,
Vous comprendra toujours jusqu'au déclin des ans.
Oui, tant que par les airs l'astre doré qui brille
Éclairera le front d'un fils ou d'une fille,
On verra l'humble terre ouvrir au bras mortel
Son sein, pour recevoir l'ossement paternel,
Et le sombre cyprès, le gazon ou la pierre
Se tailler et monter en pyramide altière,
Pour raconter aux cieux, en signes éclatants,
La grandeur de la perte et le deuil des enfants.
Aussi combien, malgré nos soupirs et nos larmes,
Le séjour des tombeaux conserve encor de charmes !

Combien leur solitude émeut l'âme, et souvent
En dit plus que le bruit de ce monde mouvant !
Sous le couvert épais des funèbres ombrages,
Aux douteuses clartés qui percent les feuillages,
Le souvenir des morts doucement agité
Reparaît plein de force et plein de majesté.
Là, planant au-dessus des embarras du monde,
Et largement lavé de toute fange immonde,
Il éveille dans l'âme un plaisir noble et pur
Comme un beau ciel dont rien ne peut troubler l'azur.
La jeune fille morte en sa fleur virginale
Renaît avec des traits d'une grâce idéale ;
Le jeune homme tombé comme un tendre sapin
Reprend le vif éclat de son brillant matin ;
Et, comme un marbre blanc sans taches et sans veines,
Le héros dépouillé des faiblesses humaines

Se remontre aux regards de son peuple attristé
Presque avec les rayons de la Divinité,
Tant la mort, comme un feu qu'un divin souffle anime,
Épure toute chose à sa flamme sublime,
Et, comme un sel infect évaporant le mal,
Ne laisse que le bien au creuset sépulcral.

Les tombeaux, les tombeaux! loin d'être délétère,
L'air qui flotte à l'entour est sain et salutaire,
Et l'être qui l'aspire y puise abondamment
L'apaisement de l'âme et l'encouragement.
Souvent, au seul aspect de l'urne de son père,
Un pauvre dégoûté de cette vie amère
A redressé le front, et, reprenant du cœur,
Contemplé l'avenir d'un œil ferme et vainqueur.

Souvent, douce colombe à l'amour entraînée,
Les deux pieds chancelants et la tête tournée,
Une enfant près de choir aux bras d'un vil mortel
S'est abattue aux pieds du cyprès maternel :
Mais la croix secourable et l'ardente prière
Bientôt l'ont relevée, et du froid cimetière
La vierge est revenue à l'antique manoir,
Plus calme et plus docile aux leçons du devoir.
Enfin plus d'une fois, un marbre qu'on renomme
Aux grandeurs de la gloire a fait rêver un homme ;
Plus d'un jeune Alexandre, au cou frêle et penchant,
Sur les cendres d'Achille a pleuré son néant ;
Et plus d'un bien-aimé des nymphes d'Aonie
A trouvé le secret de sa belle harmonie,
En contemplant au fond de quelque Panthéon
L'ossuaire fameux d'un Dante ou d'un Milton...

O grands morts, ô héros, ô rois de la pensée!
O vous tous que l'envie et la haine insensée
Dès les premiers rayons de votre beau matin
De féroces abois poursuivirent sans fin :
Si la vie eut pour vous des orages sans nombre,
Si le sol d'ici-bas fut une plaine sombre,
Une arène fatale au combat incessant
Où chacun de vos pas fut marqué par le sang,
Que votre tombe est belle, et que l'heure dernière
A bien payé les maux de votre vie entière
En vous donnant le calme et les hommages dus
A l'éclat surhumain de vos rares vertus!
Quel beau jour que le jour où plongeant sur vos âmes,
La mort, aigle vainqueur, dans ses serres de flammes
Vous prit; alors la haine entr'ouvrit les deux yeux
Et l'envie étouffa ses serpents odieux!

Alors vous pûtes voir tout un peuple en alarmes
Baigner vos ossements de ses pieuses larmes ;
Mille lyres d'ivoire et mille nobles voix
Chantèrent vos travaux, bénirent vos exploits ;
Les bronzes meurtriers allumant leur tonnerre,
Sur vos traces partout firent trembler la terre ;
Les étendards baissés saluèrent vos os ;
Et votre deuil pompeux, dans les champs du repos,
Entra d'une façon vraiment plus triomphale
Que ne le fit jamais la majesté royale.
Ainsi, quand le jour meurt, et que le roi des cieux,
Voyant l'ombre passer sur son front radieux,
Se penche vers les flots, il semble que la terre,
Sans voix durant l'ardeur de son feu salutaire,
A ce moment fatal sente plus vivement
Le grand vide qui va se faire au firmament.

Alors de tous les points de sa courbe divine,
De tous les lieux frappés par l'astre qui décline,
Du fond des vastes bois, des plaines et des mers,
S'élèvent tout à coup mille souffles divers ;
Mille touchants accords montent, et ce murmure,
Ce doux frémissement de toute la nature,
Comme un hymne plaintif de regret et d'amour,
Accompagne au tombeau l'astre mourant du jour.

Ah ! loin de ressembler à ces races légères
Que dévore la soif des choses passagères,
Et qui sur le présent fixant toujours les yeux
Jettent au vent d'oubli les cendres des aïeux,
Conservons dans nos cœurs une longue mémoire
De tous ceux que la mort a ravis pleins de gloire,

Et pour qui la patrie, épuisant le Paros,
De ses royales mains a bâti des tombeaux.
Soit que les sombres murs des hautes cathédrales
Abritent saintement leurs pompes sépulcrales,
Ou soit que la nature, amoureuse du frais,
Fasse trembler autour la feuille des cyprès,
A l'heure où vient le soir, où les ombres tranquilles
Du haut des monts voisins descendent sur les villes,
A l'heure où, moins distraits par le fracas mortel,
Les cœurs écoutent mieux les douces voix du ciel,
Adorateurs pieux des trépassés célèbres,
Tournons souvent nos pas vers leurs couches funèbres.
Là, près d'eux, recueillis, sur leur tombe inclinés,
Pensons à leurs vertus, leurs travaux obstinés;
Pensons que tout ce luxe et de marbre et d'image
Qui reluit sur leur corps est le saint témoignage

Des admirations de la société,
Et le commencement de l'immortalité;
Que dans le vaste amas d'existences humaines
Que l'Éternel répand sur les terrestres plaines,
Bien peu jettent assez de flamme et de splendeurs
Pour doter leur trépas de semblables faveurs;
Que le bien et le beau sont les deux routes sûres
Qui mènent à l'honneur des belles sépultures;
Mais que ces deux chemins, ardus et meurtriers,
Rebutent bien des cœurs et lassent bien des pieds.
Pensons à tout cela : puis, rentrés dans la vie,
Reprenons notre tâche avec la noble envie
De laisser à nos corps de pareils vêtements.
Méritons chaque jour d'illustres monuments,
En attendant que Dieu, dans sa munificence
Nous accorde plus haut la grande récompense.

HYMNE A DIEU.

XXIII.

HYMNE A DIEU.

Lorsque le sang, chassé par de puissants ressorts,
Du cœur de l'homme a jailli comme l'onde.
Il va roulant sa pourpre vagabonde
Par les mille canaux qui sillonnent le corps :
De toutes parts il anime, il féconde,
Donne aux pieds la vigueur et la splendeur aux yeux,
Et du cerveau caché sous une voûte ronde
Fait sortir la pensée en éclairs radieux ;

Puis, lorsqu'il sent mourir sa chaleur souveraine,
Et qu'il rentre aux poumons, noir, sans force et malsain,
L'air, le grand air de sa vivante haleine,
Comme le vieil Éson, le rajeunit soudain :
Et, tout renouvelé par l'élément divin,
Riche de sève et fort de nourriture,
Voilà qu'il redescend dans l'édifice humain
Avec une substance et plus rouge et plus pure.

Ainsi l'âme se meut au corps de l'univers ;
Ainsi l'âme l'inonde, et, passant au travers,
D'innombrables beautés parsème sa surface ;
Ainsi l'âme envahit et féconde l'espace,
Brille dans l'air en sublimes flambeaux,
Éclate en masses d'or, en fleurs, en animaux,

Et communique à tout la puissance et la grâce ;
Ainsi l'âme, perdant sa chaleur efficace,
Et sentant décliner la force de son feu,
D'un vif élan remonte d'elle-même
Au foyer primitif, à la source suprême,
Et va se retremper au grand souffle de Dieu.

Ah ! l'Éternel n'est pas l'artiste solitaire
Qui, l'œuvre une fois faite et le moule jeté,
Rentre dans l'immobilité,
Et voit, silencieux, les choses se défaire.
Dieu, toujours en activité,
Et comme un bon manœuvre à la tâche excité,
Le coude en plein dans la matière,
Dieu, riche de pouvoir, de grâce et de beauté,

A toujours de quoi satisfaire
Aux besoins renaissants de la vitalité.

Par l'immense univers nulle âme n'est soustraite
A l'immense regard de son œil vigilant.
L'humble ciron et l'éléphant,
Le corps léger de l'alouette,
Et l'orbe chevelu de l'ardente comète,
Reçoivent tous, chacun dans leur cercle mouvant,
Les effluves d'amour que son âme sécrète
Et verse à flots dorés sur l'ombre du néant.
Dieu brasse de la vie et jette l'existence,
Sans calculer le nombre et le feu qu'il y met :
Souffler la vie est son essence,
Conserver l'être est sa puissance,

Et quand il le détruit, toujours il le refait
Avec plus de largeur, plus de magnificence
Et de splendeur qu'il n'en avait.

Aussi, de tous les points de la plaine du monde,
Du centre des rayons et de l'extrémité,
Quelle aspiration profonde
Au cœur toujours battant de la divinité !
Quel élan magnifique et quelle course ardente !
Quel concours d'éléments divers,
De soleils vieillissants, de globes entr'ouverts,
De feux mourants, de flots amers,
Avides de briser leur forme pâlissante,
Et de se rajeunir dans l'âme effervescente
Du Créateur de l'univers!

Non, jamais on ne vit dans l'antique carrière
Plus de chars si vite emportés,
Jamais on n'entendit à travers la poussière,
Pour l'ineffable but, la palme populaire,
Bondir plus de cœurs agités ;
Jamais au noir courant d'une sombre mêlée
On ne vit l'œil en feu, la tête échevelée,
Plus de fougueux guerriers prendre un rapide essor
Pour saisir à la main et de pleine volée
La victoire aux deux ailes d'or.

Heureuse l'âme à qui l'enveloppe fait faute
Et que la main du temps dépouille par lambeau !

Elle est près de sortir d'un lugubre tombeau
Pour atteindre aux splendeurs d'une sphère plus haute ;
Elle est près de porter un vêtement plus beau ;
Heureuse l'âme à qui le corps fait faute !
Mais plus heureuse encore est celle qui, sachant
Qu'elle renferme en soi des lueurs immortelles,
N'attend point pour partir et déployer les ailes
Que la mort lui donne le vent !

Bienheureux, bienheureux celui qui se consume
Dès l'aube de ses jours en désirs radieux ;
Qui ne pense qu'au Maître, et dont l'âme s'allume
A l'espoir d'arriver à mieux,
Et qui, tel que l'aiglon, oiseau faible et sans plume,
Mais ardemment épris de la clarté des cieux,

Dès le nid se soulève et déjà s'accoutume
A fuir le globe soucieux !

O mon âme, courage ! imite dans ta sphère
L'exemple immortel des aiglons,
Fuis les voraces cris de l'épaisse matière,
Brise les nœuds impurs des viles passions :
Que tes deux yeux tournés vers la sainte lumière
Boivent son rayon enchanté,
Et ne perdent jamais dans la vaste carrière
L'horizon idéal, source de la beauté.

Qu'importe que la terre, enivrante sirène,
Pour mieux te retenir dans les chaînes du corps,

Déroule autour de toi la grâce souveraine
De ses mélodieux accords;
Qu'importent les parfums de son humide haleine,
Ses contours ravissants, ses magiques couleurs;
Qu'importent même autour de la terrestre plaine
Le firmament et ses splendeurs:
Monte, mon âme, monte au grand foyer des âmes;
Va de toute ton aile au réservoir des flammes,
Dirige là ton vol de feu;
Monte, monte toujours, et ne fais point de pauses,
Et sans jamais atteindre au Créateur des choses,
Rapproche-toi toujours de Dieu!

ÉPILOGUE.

ÉPILOGUE.

Le vent de poésie a regagné les nues,
Me voilà sans force et sans voix ;
Les cordes de la lyre à demi détendues,
Ne répondent plus à mes doigts.

Les chants sont achevés, c'est Dieu qui les commence,
C'est Dieu qui soutient leur essor,
Et c'est lui qui devait avec magnificence
Inspirer leur dernier accord.

Avec lui, comme au son de la lyre thébaine
Jadis Amphion l'a tenté,
Avec lui j'ai voulu de la famille humaine
Bâtir l'idéale cité.

J'ai voulu revêtir et le marbre et la pierre
De l'éclat de sa majesté;
J'ai voulu que son nom fût la pierre angulaire
Du temple de la Liberté.

Peut-être, pour oser une chose pareille,
Surtout pour la mener à bien,
Fallait-il une voix plus sonore à l'oreille,
Un archet plus fort que le mien;

Peut-être fallait-il une âme plus croyante,

Peut-être de plus saints concerts,
Des chants pareils à ceux que l'antique hiérophante
Versait à longs flots dans les airs.

J'ai fait ce que j'ai pu, ce qu'à ma conscience
A soupiré l'esprit de Dieu;
Le grand désir du bien a causé ma licence,
Et de force il me tiendra lieu.

Oui, quoiqu'il se rencontre en cette symphonie
Des tons et des rhythmes divers,
L'Éternel, je l'espère, en sera l'harmonie,
Comme il l'est de tout l'univers.

NOTES.

NOTES.

HYMNE A LA TERRE.

En empruntant à la mythologie le personnage de Cybèle, l'auteur s'est détourné un peu du vieux sens de la fable : en cela il a usé de la liberté poétique. Cybèle est seulement ici la personnification de la terre, comme l'homme est celle de l'humanité.

HYMNE AUX MONTAGNES.

C'est l'hypothèse de Descartes et de Leibnitz que l'auteur a cru devoir suivre relativement à la formation du globe. Quant à la gradation des êtres dans leur apparition sur la terre, il s'est conformé, autant que possible, au système de Cuvier.

HYMNE AU MARIAGE.

La Bible, Homère, Platon, représentent les hommes primitifs comme des géants. Vico s'exprime ainsi sur le mariage, dans sa *Philosophie de l'histoire :*

« Le mariage fut accompagné de trois solennités. — La première est celle des auspices de Jupiter, auspices tirés de la foudre qui avait décidé les géants à les observer. De cette divination, *sortes*, les Latins définirent le mariage, *omnis vitæ consortium*, et appelèrent le mari et la femme, *consortes*. En italien, on dit vulgairement que la fille qui se marie *prende sorte*. Aussi est-ce un principe du droit des gens, que la femme suive la religion publique de son mari — La seconde solennité consiste dans le voile dont la jeune épouse se couvre, en mémoire de ce premier mouvement de pudeur qui détermina l'institution des mariages. — La troisième, toujours observée par les Romains, fut d'enlever l'épouse avec une feinte

violence, pour rappeler la violence véritable avec laquelle les géants entraînèrent les premières femmes dans leurs cavernes. » (Vico, *traduction de M. Michelet.*)

HYMNE A LA FAMILLE.

« Les premiers pères furent à la fois les sages, les prêtres et les rois ou législateurs de leurs familles. Ils durent être dans la famille des rois absolus, supérieurs à tous les autres membres, et soumis seulement à Dieu. Leur pouvoir fut armé des terreurs d'une religion effroyable, et sanctionné par les peines les plus cruelles. C'est dans le caractère de Polyphème que Platon reconnaît les premiers pères de famille. »

(Vico, *traduction de M. Michelet.*)

HYMNE A LA FRANCE.

Dans cet hymne, l'auteur a essayé de faire la contre-partie de la Marseillaise. Il a voulu donner

au public un chant national, pacifique et religieux tout ensemble, ce qui, dans sa pensée, n'implique pas la condamnation de la Marseillaise, et ce qui n'empêche pas son application en temps et lieu, c'es-à-dire toutes les fois que la France aura besoin de repousser l'ennemi, de venger sa dignité blessée, ou de soutenir les droits de l'humanité.

CHANT DE VICTOIRE.

Ce chant, fait à l'époque de la prise de Constantine, est une des nombreuses expressions du sentiment de joie qui anima la population française à la nouvelle de cette conquête. Il exprime aussi le sens humain et religieux dans lequel il serait à désirer que la guerre fût conduite aujourd'hui.

HYMNE A DIEU.

La comparaison qui forme la première strophe de cette pièce est tirée de la physiologie. C'est le

phénomène de la respiration et de la circulation du sang dans le corps de l'homme.

« La circulation s'opère, à très-peu près, de la même manière, dans l'homme, les quadrupèdes vivipares, les cétacés et les oiseaux. Le cœur est comme le tronc commun où viennent aboutir toutes les veines et d'où partent toutes les artères du corps. Mais il existe une différence remarquable entre l'arbre du système veineux et l'arbre du système artériel, qui viennent appuyer chacun leur tronc sur le cœur. Premièrement, le système veineux ramasse, par de petits rameaux dispersés dans toutes les parties du corps, le sang artériel qui a servi à les réparer. Ce sang est donc appauvri, mais il reçoit en sa route, pour retourner au cœur, toutes les substances réparatrices que les sécrétions lui préparent. Enrichi des trésors que lui fournissent la nutrition, l'absorption des lymphatiques, etc., il s'avance vers l'oreillette et le ventricule droit du cœur, qui l'envoie au poumon, où il se ramifie en vaisseaux capillaires extrêmement fins. Là, sa nature est changée par l'action de l'air, ce principe que les anciens nom-

maient *pabulum vitæ;* il perd ses qualités de sang veineux ; il acquiert une couleur rouge éclatante ou vermeille, au lieu de rouge sombre qui le distinguait. Il passe dans les extrémités capillaires des artères pulmonaires, redescend au tronc vers le cœur gauche, qui le distribue par l'aorte à tout le corps, le pousse jusqu'aux extrémités les plus éloignées, où il porte la nutrition, le mouvement et la vie ; et c'est de là qu'il est repris par les veines. Ainsi le sang artériel est centrifuge, le sang veineux centripète. »

(*Dictionnaire d'histoire naturelle.*)

Je ne terminerai pas cette note sans adresser des remercîments à M. le docteur Marchal, de Calvi, qui a bien voulu citer le début de l'Hymne à Dieu dans son ouvrage de la *Physiologie de l'Homme*, ouvrage nettement et ingénieusement écrit. En indiquant tout ce que la poésie pouvait gagner au contact de la science, il a montré aussi, par son étude sur Dante, que la science pouvait très-bien s'accorder avec les muses, et il a fait penser à l'antique imagination de la fable un peu trop oubliée de nos jours, au dieu des vers père d'Esculape.

TABLE.

Invocation.		3
I.	Hymne a la Terre.	7
II.	— au Soleil.	21
III.	— a la Nuit.	29
IV.	— a la Mer.	37
V.	— aux Montagnes.	43
VI.	— a la Liberté.	55
VII.	— au Travail.	63
VIII.	— a la Vigne.	71
IX.	— au Froment.	81
X.	— au Mariage.	93
XI.	— a la Famille.	105
XII.	Chant Paternel.	117
XIII.	— du Poète.	129

XIV. HYMNE A LA FRANCE. 139
XV. CHANT DE VICTOIRE. 147
XVI. HYMNE A L'AMITIÉ. 155
XVII. — A LA CANDEUR. 161
XVIII. — A LA RÉSIGNATION. 167
XIX. — A LA CHARITÉ. 179
XX. CHANT DES VIEILLARDS. 187
XXI. HYMNE A LA MORT. 199
XXII. — AUX TOMBEAUX. 207
XXIII. — A DIEU. 221
ÉPILOGUE. 233
NOTES. 241